

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
 France... 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger... 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les mandats doivent être adressés à l'administrateur.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LA LUTTE AUTOUR DE THIAUMONT ET DE FLEURY

UN BOYAU AUX ABORDS DE L'OUVRAGE DE THIAUMONT (X)



DEUX POILUS RAMÈNENT LEURS PRISONNIERS



UNE ARRIVÉE DE RENFORTS



LES RUINES DU VILLAGE DE FLEURY

La magnifique offensive de nos troupes sur la Meuse leur a permis de reprendre une série d'importantes positions, dont l'ouvrage de Thiaumont et le village de Fleury. Cette perte est particulièrement sensible à l'Allemagne qui, dans l'un de ses plus grands journaux, la commente en ces termes amers : « La contre-offensive française, près de Verdun, a été faite avec beaucoup d'énergie et une grande bravoure. Elle a valu à nos adversaires quelques succès locaux importants qui ne doivent pas être dépréciés. Au point de vue tactique, la perte du village de Fleury est d'une grande importance. »

ÉCHOS ET VISIONS

C'était sur la terrasse enguirlandée de glycines. Les grappes mauves brûlaient au soleil leur forte odeur sucrée, et le canon, qui tonnait par intervalles, agitait les vitres de l'atelier derrière nous! On croyait respirer la poudre mêlée aux parfums doucereux, et cette sensation de bataille dans cette béatitude champêtre vous énervait par son charme contraire.

— C'était exactement comme cela il y a deux ans, dit une ardente voix de femme. Il faisait cette même torpeur! Les glycines fleurissaient pour la deuxième fois et le canon tonnait. Mais il tonnait de partout, et si fort et si proche que nous dûmes ouvrir nos fenêtres pour préserver nos carreaux!... Ah! mon Dieu! oui, qu'il faisait donc chaud! Je me rappellerai toujours... Nous étions, comme maintenant, sur cette terrasse. C'était dans la seconde quinzaine d'août... Au fait... non, le canon ne tonnait pas encore... mais quel roulement dans la poussière de cette route! Des autos et des autos, d'abord si serrées qu'elles pouvaient à peine avancer: c'étaient les riches, les gens aisés qui se sauvaient les premiers, eux et leur bien, devant l'envahisseur. Ils venaient de Belgique, puis de Lille, puis de Reims, et tous passaient là, devant notre maison, sur cette route de Meaux à Paris! Et quand les autos eurent passé, ce fut le tour des voitures, des charrettes, des chariots, des piétons et des troupeaux! Ah! les troupeaux! les troupeaux de vaches, de bœufs et de moutons, si denses que la route n'était pas assez large pour les contenir et que les haies ployaient à leur passage! Et il en arrivait, il en arrivait! — tenez! de là, du fond de l'horizon, — et quand ils avaient monté cette côte ils s'arrêtaient ici, devant notre porte, — c'était une étape tout indiquée, — et tout cela beuglait, bêlait, se mourait de fatigue et de soif, la langue tirée et les yeux révoltés! Ah! les pauvres bêtes! Jamais je n'ai vu chose aussi lamentable — les gens l'étaient moins — que ce bétail des grassettes et humides prairies, qui ne comprenait pas quel ennemi il fuyait et pourquoi on le poussait sur cet aride chemin brûlant. Nous usions nos bras à leur tirer de l'eau et à leur porter des seaux sur la route, mais qu'était-ce pour un troupeau! Et, dans le village, l'eau était réquisitionnée pour l'armée! Beaucoup d'animaux sont morts durant le voyage, et je me souviendrai toujours d'une femme aux longues mechés grises défilées qui avait assisté, sans doute, au dépeçage d'une bête en bas de la côte et qui rattrapait les siens en courant et en brandissant dans chacune de ses mains un gros morceau de chair dont le sang dégoulinait sur ses bras nus et qui criait, éperdue: « J'ai de la viande! J'ai de la viande! » C'était une vision de férocité antique; et, juste derrière, suivait un grand chariot de fourrage attelé de six beaux bœufs blancs, et, cela, au milieu de cet effarement, avait quelque chose de paisible et de superbe... Et toutes les charrettes avec les cages de lapins et de volailles que l'on tuait en route pour se nourrir, et tous ces réfugiés du Nord, avec leurs placides visages subitement transformés par la terreur du destin et la cruauté de la fuite!

Et tous entraient ici; les uns demandaient à manger, les autres à boire; d'autres, qui ne s'étaient pas lavés depuis quinze jours, à se débarbouiller. Et combien n'en avons-nous pas couchés! Il y avait une vieille grand-mère paralysique qui émigrerait uniquement pour préserver sa petite-fille des violences allemandes!...

Si les journées étaient tropicales, les nuits étaient splendides! Ah! les clairs de lune féériques de ce mois de misère! On se sentait chaviré entre la douleur et l'extase! Je me rappelle encore: il y avait tout un village dont les enfants avaient la coqueluche et qui s'était campé dans ce pré. Et les petits toussaient, et la lune les inondait; une femme sanglotait, des bestiaux meuglaient et, soudain, un rossignol se mit à chanter!

Cet exode dura quinze jours. La route était défoncée et ma cervelle bourdonnante de visions et de bruits. Puis, soudain, le calme se fit, un silence si absolu après cette agitation qu'il nous parut plus terrifiant que tout. Plus une voiture, plus une bicyclette, plus un piéton ne passèrent devant notre maison! On avait fait sauter le pont de la Marne à Châtilfert. Les évacués suivaient sans doute un autre chemin. Nos communications étaient coupées avec Paris et le monde. Nous ne recevions plus ni dépêches, ni lettres, ni journaux, et, anxieux, nous nous demandions si nous étions encore Français.

Dans la nuit seulement, quelques chiens errants hurlaient à la mort, et cela nous semblait presque un soulagement.

Puis — c'était dans les premiers jours de septembre — le canon se mit à tonner! Il tonnait de partout, et nous en repérions la direc-

tion du son à l'aide de la boussole et de la carte. D'abord c'était à Montmirail, puis à Villeroy-le-François, puis à Monthyon, et ensuite sur les hauteurs d'en face, de Neufmontiers et de Pennehard... Notre maison eût été la première bombardée... Alors, tout de même, nous songeâmes à nous enfuir... Mais l'armée britannique vint... et maintenant, tous les soirs, dans l'auberge du village, on entendait le *Tipperary*. Puis, un jour, tout se fit de nouveau, chansons et mitraille, et nous sûmes que la bataille de la Marne était gagnée!...

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

... « On est prié de ne pas tirer de coups de revolver sur le pianiste: le pauvre garçon fait ce qu'il peut! »

Telle est l'inscription qu'on pouvait lire, il y a une trentaine d'années, sur les murailles de quelques music-halls du Far-West américain, patrie des cow-boys.

Je vous demande bien pardon, et j'en demande bien pardon aux convenances internationales, pour lesquelles je professe, tout le monde le sait, un respect superstitieux, mais elle pourrait s'appliquer également à M. Gounaris, qui fit partie, en Grèce, de l'ex-cabinet Skouloudis.

M. Gounaris est le ministre qui, jadis, vendit aux Bulgares les sacs que l'administration militaire grecque avait entreposés à Salonique. Le journal *Athinaï* rappelle aussi que, de concert avec M. Skouloudis, il voulait faire tirer sur les vaisseaux de guerre alliés qui s'approchaient du Pirée. Aujourd'hui il vient de déclarer à ses électeurs qu'il était le meilleur ami des Alliés, et plus particulièrement de la France.

Le pauvre garçon fait ce qu'il peut! Il est comme tous les ministres et comme tous les députés: il désire de tout son cœur être réélu. Pour être réélu, il faut qu'il dise qu'il adore les Alliés, qu'il fasse entendre qu'il ne veut rien savoir de leurs adversaires: c'est ce qui plait à ses électeurs. Il s'empresse donc de les en assurer.

Seulement, ce procédé n'est pas de tout repos. Lesdits électeurs vont se trouver en présence de deux candidats: celui de M. Venizelos, ami des Alliés, et M. Gounaris, qui se dit également ami des Alliés. Ils penseront sans doute: « Il paraît que, décidément, la politique pro-alliée est la seule praticable. Dans ce cas, il faut choisir l'ami des Alliés le plus sérieux. Or, la conversion de M. Gounaris date de quinze jours. Nous lui sommes reconnaissants de confesser une erreur, mais nous préférons l'autre, celui qui ne s'est jamais trompé. »

Cette façon de voir, en tout cas, est si logique que la situation électorale de M. Gounaris ne doit pas être excellente.

Pierre Mille.

L'anniversaire de Reichshoffen vient d'être commémoré sur tout le front et particulièrement dans nos tranchées de l'est.

Naguère, c'était avec une sorte de vénération lointaine que l'on célébrait la mémoire des cuirassiers tombés dans la charge fameuse.

Aujourd'hui, le pieux souvenir que les poilus accordent aux combattants de Reichshoffen est empreint d'une sorte de camaraderie affectueuse. Et au village de X..., en Lorraine, dans un banquet que les soldats ont donné en l'honneur de leurs devanciers « les bath cuirassiers », un poilu a pu dire, en guise de discours:

« Pourquoi qu'ils ne sont pas là ces poteaux? Comme on s'entendrait bien, nous tous! Comme on causerait en fumant sa pipe! Et puis on se donnerait de bonnes poignées de main! Et puis on trinquerait à la santé de la France! On aurait pareil à des frères, quoi! »

L'anniversaire de Reichshoffen aura mis en lumière cette fraternité profonde des « bonhommes » de 1916 et des « braves gens » de 1870.

Nous avons parlé récemment des appointements fabuleux, mais cependant réels, qu'une maison de films américaine attribue à un des rois, anglais, du cinéma. Chariot gagne une fortune de maharadjah

pour fixer sur l'écran les images de sa misère peinte, trépidante et sordide. C'est un chemin de fer que chaque année fait plusieurs fois millionnaire.

Or, voici que, chez nous, un acteur, également spécialisé, d'une élégance boulevardière et coiffé du huit reflets qu'on ne voit plus guère qu'au théâtre, veut entendre autour de son succès le même ruissellement d'or. Si l'on en croit le bruit qui court, il aurait signé, avec une maison d'éditions cinématographiques, un contrat lui garantissant, bon an, mal an, la somme de 1 million 800.000 francs.

Voilà qui peut lui permettre, n'est-ce pas, d'attendre la taxation rationnelle des vivres et même la fin de la guerre.

Il est intéressant de rapprocher ce chiffre de ceux qui sont communiqués par l'Opéra-Comique et que l'on trouvera dans notre rubrique des théâtres. C'est un peu plus que le total des salaires annuellement payés par notre seconde scène lyrique. La mimique est plus productive que le son.

Peu de temps avant la grande guerre, lady Droggheda faisait sensation en inaugurant sa salle à manger futuriste, décorée de la manière la plus fantaisiste des attributs de la bonne chère, parmi lesquels se trouvait l'image d'un homme: parce que, avait expliqué l'artiste, les hommes se mangent entre eux! La mode des décorations d'intérieur et des meubles peints a repris. La fureur actuelle est la peinture des meubles; non seulement les artistes, comme William Orper ont fait d'intéressants efforts dans ce sens, mais les amateurs s'en sont mêlés.

C'est si facile de prendre de la couleur, des pincesaux et de barbouiller son mobilier avec des dessins fantastiques. Jadis, les dames peignaient des éventails, des écrans, des abat-jour. Aujourd'hui, l'on voit grand. On repeint son buffet, ses chaises, sa bibliothèque, on les orne d'attributs symboliques, de fleurs stylisées. On se crée une vision spéciale de son home, très personnelle. C'est justement ce côté personnel qui est périlleux. Les visiteurs accoutumés à pénétrer dans un salon jaune, pénétrant dans ce même salon devenu bleu. Le studio vert est rouge foncé et l'antichambre rose est soudain vert pâle. C'est déconcertant, et il faut naturellement dire quelque chose, discuter, commenter, approuver. Et alors?... Non, nous regrettons les sages peintures sur éventails, ça tenait moins de place.

On sait qu'il existe aux environs de Péronne de nombreuses fabriques de sucre. Généralement elles n'ont pas été abandonnées par leurs propriétaires dont les habitations très confortables et luxueuses ont pour hôtes, depuis fin août 1914, de nombreux officiers allemands.

Dans l'une de ces maisons sont installés un général en chef et son état-major, et les rapports avec le maître de céans avaient été jusqu'à présent assez corrects. Quand, un beau matin, M. X... s'aperçut que toute son argenterie avait disparu!

Il s'en fut trouver le général, qui prit d'abord un air embarrassé, mais qui finit par lui dire:

— Si vous voulez m'être agréable personnellement, je vous ferai rendre votre argenterie. Voici: j'ai appris que vous aviez une fille très élégante qui s'habille à Paris, rue de la Paix. Or, ma femme et mes filles à moi, ont grande envie de toilettes parisiennes. Donnez-moi toute la garde-robe de Mme X... et je vous remettrai votre argenterie.

Ainsi fut fait. Les robes dataient de deux ans et Mme X... ne les regretta pas. Ce qu'elle regrette c'est de ne pas pouvoir contempler la générale boche et ses filles affublées en « Parisiennes ».

La manifestation russo-japonaise qui vient de réunir à Tokio trois cent cinquante députés a eu déjà sa répercussion dans cette ville à l'esprit vif, dont on ne compte plus les initiatives pleines d'à-propos.

Or donc, devant une maisonnette de bois au toit en auvent, on peut voir se balancer une enseigne rouge, portant en vieux caractères cette inscription très moderne: « Ecrivain public pour marraines de soldats russes ».

Les mousmés s'improvisent marraines de soldats du tsar! Elles ne se contenteront pas de leur envoyer de longues lettres contenant une feuille de lotus. Elles leur expédieront — car toutes les marraines se ressemblent — des « douceurs » longuement choisies: boîtes de thé, pousses de bambous, brûle-parfums, délicates pâtisseries japonaises; les géants blonds vont être comblés! Et les femmes du Japon scellent la nouvelle entente!

Madame Chrysanthème marraine d'un cosaque! Loti n'avait point prévu cela!

Le Veilleur.

Méditations d'un optimiste

SUR LES VACANCES

Le mois d'août a nécessairement ramené — avec les chaleurs — l'ordinaire cortège des chroniques sur les vacances. Ne nous en plaignons pas : la guerre a vraiment rajeuni le sujet et les chroniqueurs ont heureusement profité de ce renouveau. Ces articles sont d'autant moins inutiles que, sans eux, il y a bien peu de Français qui se souviendraient que la saison des vacances est revenue : pour la plupart des Français, il n'y a plus de vacances.

Un de mes amis ajoutait :

— Et il n'y en aura plus jamais.

Il s'en expliquait en rappelant le mot de Talleyrand : « Ceux qui n'ont pas vécu sous l'ancien régime n'ont pas connu la douceur de vivre. »

Dans quelques années, affirmait-il, nous tiendrons les mêmes propos. Nous affirmerons, à notre tour, que ceux-là n'auront pas connu la douceur de vivre, qui n'auront pas vécu avant 1914. Les nécessités de l'organisation vont devenir si impérieuses, la lutte pour la vie va devenir tellement intense que personne n'aura plus le droit de se reposer. Et les choses iront ainsi jusqu'au prochain cataclysme, qui, à son tour, rendra les conditions de la vie encore plus redoutables.

Sincèrement, je crois que mon ami a raison et j'ajouterais bien volontiers que cela n'a pas d'importance. Il est naturel de répéter que la vie devient, chaque jour, plus intense, mais, si c'est un mal, c'est un mal nécessaire, et qui prouve d'ailleurs que ce soit un mal ?

Marot pleurerait déjà sur « le train d'amour qui régnait au bon vieux temps ». Et les ancêtres, qu'eussent Marot, avaient déjà pleuré, dans les vers de Virgile, un âge d'or disparu. Ne doutons pas que toutes ces plaintes étaient justifiées, y compris celle de Talleyrand, mais gardons-nous pour cela d'aimer moins la vie.

Il est entendu qu'elle sera de plus en plus trépidante, sans repos, peut-être même sans rêves, mais qu'importe ! Si le « rêve intense » doit être, en définitive, remplacé par la « vie intense » cela sera peut-être un bénéfice net pour tout le monde et même, en dernière analyse, pour les rêveurs aussi.

Nous n'aurons plus de temps pour la nostalgie. Les gens qui aiment la nostalgie s'imagineront pendant quelque temps qu'ils sont privés, puis un beau jour ils s'apercevront qu'ils sont bien plus heureux dans leur condition nouvelle et que la nostalgie n'était que le nom noble dont ils paraient leur ennui.

Il n'y aura plus de vacances, plus de longues stations mélancoliques parmi les sites connus et les caravansérails embochés, plus de plages à la mode — peut-être même plus de villes d'eaux. Quel rêve !

— La vie, disait Palmerston, serait assez supportable — sans les plaisirs.

Peut-être que les vacances recommenceront à nous paraître douces, quand elles seront exceptionnelles, imprévues et quand nous aurons enfin le sentiment de les avoir dérochées à la vie.

Alors, naturellement — et à l'instar de nos prédécesseurs — nous gémirons sur le passé et sur la vie, car il est bien peu de gens qui consentent à ne pas regretter « les jours enfuis ».

Mais cela n'empêche pas qu'il y a moins de gens encore qui consentiraient à les vivre une seconde fois.

Candide.

Les contre-attaques allemandes sont repoussées devant Verdun et sur la Somme

Les Italiens prennent l'offensive sur le Carso

LA VICTOIRE DU GÉNÉRAL SAKHAROF SUR LE SERETH

Depuis hier, une nouvelle offensive atteste l'union de nos armes. Après une vigoureuse préparation d'artillerie, les Italiens ont attaqué les positions autrichiennes autour de Gorizia et les ont enlevées. Maîtres des hauteurs au nord et au sud de la place, notamment du mont San-Michele, qui domine le plateau du Carso, ils menacent les lignes de résistance que l'ennemi croyait invulnérables et ajoutent un nouveau danger à ceux dont l'Autriche est entourée.

L'ennemi a encore tenté deux attaques contre nos positions de la rive droite de la Meuse. L'une, dirigée vers l'ouvrage de Thiaumont, où, pour prendre l'expression dont se servent aujourd'hui les Allemands, contre « ce qui fut l'ouvrage de Thiaumont », a été arrêtée par nos fils de harcage dès le départ. L'autre, dans le bois de Vaux-Chapitre, avait été précédée pendant deux heures par un bombardement intense. Elle n'en a pas moins été brisée par nos feux avant d'avoir atteint nos lignes.

Tel fut également le sort de plusieurs contre-attaques dirigées contre les tranchées que les Anglais viennent d'enlever entre Pozières et le bois des Fourreaux. La lutte d'artillerie se maintient très active sur le front compris entre l'Ancre et la Somme et paraît avoir augmenté d'intensité dans le secteur de ce front occupé par les troupes françaises. On signale d'autre part un bombardement très vif au sud de nos nouvelles positions de la rive gauche de la Somme, dans la région de Chaumes. Hier soir, une brillante attaque nous a mis en possession d'une ligne de tranchées entre le bois de Hem et la ferme de Monacu.

En Volhynie, le général Sakharof a encore développé son succès en s'emparant de la crête comprise au confluent de la Graberka et du Sereth, entre les villages de Gnidava et de Zvijene. Le nombre total des prisonniers faits en cette opération dépasse actuellement 5.000.

Depuis deux jours, les dépêches autrichiennes annoncent avec insistance un succès qu'elles attribuent aux talents militaires de l'archiduc Charles-Frédéric et situent vaguement « dans la région de Deliatyn ». Le nombre de

prisonniers qu'elles alignent, et qui est d'environ quatre cents, suffirait même s'il était exact, pour ramener cette affaire à ses justes proportions. Il s'agit en réalité d'une attaque dirigée par les troupes du général hongrois Kovess contre les positions russes au sud de Deliatyn, entre Dora et Jablonitz. Cette attaque a d'ailleurs été repoussée. Mais depuis que le maréchal Hindenburg est devenu le commandant en chef des armées austro-allemandes échelonnées de Riga à la région de Brody, le seul chef autrichien est l'archiduc Charles-Frédéric, à qui on a laissé le groupe formé de l'armée Bolhmer et des restes de l'armée Pilanzer. La prétendue victoire de ce prince a pour objet de consoler l'Autriche de l'humiliation qu'elle vient de subir. Il est vrai que cette victoire n'existe pas ; mais c'est là un détail qui ne saurait embarrasser nos ennemis.

Jean Villars.

Un beau succès italien

Rome, 7 août. — Un communiqué officiel italien annonce que dans la zone de Monfalcone les bersagliers cyclistes se sont emparés presque entière-



ment de la hauteur 85, faisant environ 3.000 prisonniers, dont un colonel, un commandant, un état-major, une centaine d'officiers et, en outre, un butin nombreux.

LA REVOLTE ARABE

Le grand chérif va assiéger Médine

LONDRES, 7 août. — On télégraphie du Caire que le chérif de la Mecque a donné l'ordre d'attaquer Médine avec vigueur.

On dit que les Turcs ont fait sortir de Médine une partie de la garnison parce que, croit-on, elle est composée d'Arabes.

La situation présente semble favoriser l'attaque des Arabes contre la ville.

Les énergiques protestations du gouvernement suédois contre la piraterie allemande

LONDRES, 7 août. — On confirme que le gouvernement suédois a protesté à Berlin contre l'activité des sous-marins allemands dans la Baltique et le golfe de Botnie. Il a demandé à l'Allemagne si elle était désireuse de violer ses propres engagements.

La mesure a été prise à la suite du torpillage de nombreux bateaux suédois. L'indignation croît dans la presse et les conservateurs eux-mêmes attaquent violemment l'Allemagne.

Le Nyaduglight Allehanda écrit :

Nous espérons que les commandants des sous-marins ont agi sans ordres et que le gouvernement allemand offrira des excuses et une réparation complètes. L'incident est très grave.

L'incident du « Thémis »

COPENHAGUE, 7 août. — Le Sydsvenska Dagbladet annonce que le vapeur Thémis, capturé mardi par les Allemands et amené par eux à Slite (île de Gothland) en raison de son insuffisance de charbon, est toujours dans le port.

Les autorités suédoises, déclarant que le navire ne peut être considéré comme une prise puisqu'il n'a pas été à même de partir dans le délai normal, ont obligé l'équipage allemand de prise à quitter le bord.

Des navires suédois et des navires allemands croisent au large en attendant les événements.

Le gouvernement suédois autorise la suspension des assurances maritimes

STOCKHOLM, 7 août. — En raison des attaques nombreuses dont les bâtiments de commerce suédois sont victimes depuis quelques jours, la commission des assurances contre les risques de guerre a été autorisée par le gouvernement royal à cesser temporairement d'assurer les navires naviguant dans la Baltique.



SIR ARCHIBALD MURRAY

commandant en chef des troupes d'Egypte, qui viennent de briser l'assaut des Turcs à l'est du canal de Suez par la brillante victoire de Romani.



ADMIRAL EBERHARD

commandant en chef la flotte russe de la mer Noire, qui vient d'être admis à la retraite pour raisons de santé et nommé par le tsar membre du Conseil de l'Empire.

Ayuntamiento de Madrid

Les réserves allemandes s'épuisent

Le général Joffre ne craint pas de l'affirmer, et les indices favorables se multiplient

« Nous avons atteint un tournant de la guerre. Il n'est pas possible de dire quand se produira la rupture du front allemand, mais elle se produira certainement ».

Cette déclaration du général Joffre à plusieurs correspondants de journaux américains reçus au grand quartier général à l'occasion du second anniversaire de l'ouverture des hostilités, a, chez les neutres, un retentissement d'autant plus considérable que le généralissime n'a pas précisé la réputation de se répandre en manifestations oratoires.

Les événements qui se déroulent actuellement justifient, d'autre part, les réflexions du général Joffre sur l'épuisement lent, mais continu, des réserves de l'ennemi.

— Nous savons de façon positive, a dit le général Joffre, que nos ennemis, quoique combattant avec autant d'énergie que jamais, sont en train de faire des prélèvements sur leurs dernières réserves. Jusqu'à présent ils avaient suivi cette politique de transporter leurs réserves d'un point à l'autre, mais en présence de l'effort unifié des alliés ils sont maintenant dans l'impossibilité de poursuivre l'application de cette méthode, et cette impossibilité ira en augmentant dans l'avenir.

Il est curieux de le constater : c'est la précisément un fait qu'enregistre le Times quand il écrit :

« Si l'avance sur la Somme est maintenant plus lente, elle est solide, car les Allemands ne parviennent pas à reprendre le terrain qu'ils ont perdu. De plus, il est indiscutable que notre pression épuise terriblement les ressources de l'ennemi et qu'il devient de plus en plus difficile pour celui-ci de trouver des hommes pour alimenter ses lignes sur les deux fronts.

« Nos alliés français ont fait à notre droite des progrès utiles ; mais on ne saurait trop répéter que les opérations françaises dans ce secteur dépendent grandement de la poursuite de notre avance.

« En attendant, la nation britannique et nos alliés ont la plus entière confiance dans le jugement tactique du général Haig. Inévitablement, la ligne allemande doit céder ; que ce jour soit proche ou lointain, nous sommes assurés que le haut commandement fait le meilleur usage des armes et des hommes qu'il a entre les mains. »

Les journaux allemands ne peuvent, de leur côté, se dispenser de mentionner les « succès locaux importants obtenus par les Alliés ». Le Journal de Berlin à Midi écrit à ce sujet :

« La contre-offensive française, près de Verdun, a été faite avec beaucoup d'énergie et une grande bravoure. Elle a valu à nos adversaires quelques succès locaux importants qui ne doivent pas être dépréciés. Au point de vue tactique, la perte du village de Fleury est d'une grande importance. En outre, dans la région de l'Ancre et de la Somme, la violence de l'artillerie est un indice que les combats ne sont pas encore terminés dans ce secteur, bien que les Anglais aient subi de lourdes pertes.

« Leurs forces sont loin d'être épuisées, attendu qu'ils possèdent encore des réserves en quantité suffisante. De plus, s'il y a lieu, les Anglais lèveront de nouvelles troupes. Toutefois le cours des combats jusqu'à présent nous permet d'espérer qu'à l'avenir les troupes allemandes parviendront à maintenir leurs positions ».

C'est là un espoir dont les événements pourraient bien démontrer la fragilité.

Les opérations britanniques dans l'Est-Africain

LONDRES, 7 août. — Communiqué officiel du général Smuts :

Le petit port de Sadani a été occupé par nos forces navales le 1^{er} août.

D'autres opérations navales se poursuivent sur la côte. Après avoir atteint le chemin de fer central allemand à Kilimatinde, Dodoma et Kikombo, le général van Deventer a poursuivi l'ennemi et l'a délogé de cette région dans la direction de Mpapua.

Un détachement opérant dans la direction de Singida, à l'ouest de Kondoa Iranji, a attaqué l'ennemi qui s'est rendu après une résistance obstinée dans un blockhaus.

Le général Northey rapporte que dans un engagement à Malangali, le 24 juillet, l'ennemi a perdu 150 hommes, sans compter les prisonniers. Après cet engagement, les colonnes du général Northey avancèrent jusqu'à Malibau, à trente milles sur la route vers Tlingu.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 7 Août (736^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME et dans la région DE CHAULNES, lutte intense des deux artilleries.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, après une préparation d'artillerie, les Allemands ont lancé une attaque SUR L'OUVRAGE DE THIAUMONT. Arrêté par nos tirs de barrage, l'ennemi n'a pu déboucher et a été rejeté dans ses tranchées de départ.

DANS LE BOIS DE VAUX-CHAPITRE, l'action offensive que faisait présager le violent bombardement dirigé hier par l'ennemi sur cette région a eu lieu vers 19 h. 30. Elle a été brisée par nos tirs d'artillerie et nos feux de mitrailleuses et a complètement échoué.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, en fin d'après-midi, nos troupes ont brillamment enlevé une ligne de tranchées allemandes ENTRE LE BOIS DE HEM ET LA RIVIERE A L'EST DE LA FERME MONACU. Cent vingt prisonniers et une dizaine de mitrailleuses sont restés entre nos mains.

AU SUD DE LA SOMME, notre artillerie a été très active. Des tirs de destruction efficaces ont été effectués sur les batteries ennemies DE LA REGION DE LIHONS.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, au cours d'une action de détail, nous avons réalisé des progrès au sud de l'OUVRAGE DE THIAUMONT. Nous avons pris cinq mitrailleuses et trouvé, dans les éléments conquis, de nombreux cadavres allemands. Après un combat assez vif, nous avons enlevé quelques maisons DANS LA PARTIE OUEST DU VILLAGE DE FLEURY.

Bombardement de nos lignes dans la région VAUX-CHAPITRE-LE CHENOIS.

LA GUERRE AERIENNE

Sur le front de la Somme, notre aviation a livré dans la journée d'hier de nombreux combats : trois avions allemands ont été abattus, l'un près de Roiglise (sud-est de Roye), le second vers Omiécourt (sud-est de Chaulnes), le troisième au nord de Nesle. Trois autres appareils ennemis, sérieusement touchés, ont été forcés d'atterrir dans leurs lignes. Enfin, deux ballons captifs ont été détruits par nos avions.

Dans la nuit du 6 au 7, nos escadrilles ont effectué les bombardements suivants : vingt obus sur la gare de Metz-Sablons, trente sur la gare de Thionville, vingt-cinq sur les usines de Rombach (nord de Metz) et douze sur des bivouacs, près d'Etain.

Communiqué britannique

13 HEURES 20.

La situation demeure sans changement. Le bombardement réciproque se poursuit ENTRE L'ANCRE ET LA SOMME, sur les premières lignes, ainsi que sur les lignes de soutien.

L'ennemi a prononcé diverses contre-attaques A L'EST DE POZIERES. Elles ont toutes été repoussées avec pertes pour l'assaillant. Nous conservons le terrain conquis hier.

Nous avons exécuté, la nuit dernière, un coup de main heureux contre les tranchées ennemies A L'EST DE NEUVILLE-SAINT-VAAST.

Les Allemands en ont tenté un contre nos tranchées AU SUD-EST DU BOIS GRENIER. Ils n'ont pu atteindre nos lignes et ont été repoussés avec pertes.

Les troupes de Djemal pacha sont en pleine déroute

LONDRES, 7 août. — Communiqué du commandant en chef de l'armée d'Egypte :

Le feu de notre artillerie, de nos fusils et de nos mitrailleuses a été extrêmement efficace, causant de fortes pertes aux Turcs, en morts et en blessés.

Dans la soirée du 5, l'infanterie territoriale a brillamment enlevé une forte position d'arrière-garde.

Notre poursuite des Turcs continue sur une distance de 18 milles et elle a dépassé Katia et Umaisha.

Le nombre des prisonniers non blessés s'élève actuellement à quarante-cinq officiers et trois mille cent hommes.

2.000 prisonniers turcs arrivent au Caire

LE CAIRE, 7 août. — Deux mille prisonniers turcs capturés à la bataille de Romani ont fait leur entrée au Caire, précédés par la musique anglaise. Ils ont été internés dans les casernes. On en attend encore cinq cents ce soir.

Les blessés anglais et australiens commencent à arriver. Les Australiens se sont distingués brillamment à Romani où ils ont infligé des pertes sévères aux Turcs. Ils manifestent une grande joie d'avoir pu commencer à payer leur dette des Dardanelles.

Lord Wimborne, vice-roi d'Irlande

Lord Wimborne vient d'être nommé, à nouveau, au poste de vice-roi d'Irlande. Ce rappel ne laisse pas de surprendre un peu une partie de l'opinion publique, qui avait cru comprendre que le système de gouvernement appelé le « régime du château » (Castle Rule) était définitivement condamné. Il semblait que l'Irlande allait être administrée simplement par le secrétaire d'Irlande récemment nommé, M. Duke. En fait, il est probable



LORD WIMBORNE traversant Dublin à cheval.

que lord Wimborne ne va pas reprendre exactement dans les mêmes conditions le poste qu'il occupait depuis février 1915 à Dublin.

La presse fait remarquer qu'au moment de l'enquête de la commission spéciale sur les troubles d'Irlande lord Wimborne avait déclaré que le lord-lieutenant n'avait aucun pouvoir pour l'administration du pays.

On se rappellera aussi que la commission présidée par lord Hardinge déclara que le lord-lieutenant n'était en aucune façon responsable de la répression irlandaise de Paques.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin n° 22

L'aveu d'un herr professor

La guerre que fait l'Allemagne
est une guerre sans but

Une feuille hollandaise — qui n'est pas le *Telegraaf*, c'est-à-dire l'unique journal ayant, aux Pays-Bas, le courage d'être hostile à l'Allemagne — publie, par exception, l'article d'un professeur allemand qui n'épargne pas quelques amères vérités à ses compatriotes.

Hâtons-nous de constater que le ton de l'article est si franchement, ou pour mieux dire, si cyniquement germanophile, qu'il est impossible de le prendre pour une mystification. Celui qui écrit, est sans doute un Boche authentique. C'est pourquoi ses paroles acquièrent une importance tout à fait spéciale.

Le professeur nous donne, pour commencer, une nouvelle très intéressante : il affirme qu'on a déposé chez un notaire de Cologne un manifeste signé par quatre-vingt-quinze « intellectuels allemands ». — deux de plus que ceux qui, au commencement de la guerre, signèrent l'appel désormais fameux.

Pour l'instant, le texte du nouveau Mémoire restera secret, et il n'est pas difficile d'en deviner le motif : mais lorsque aura sonné l'heure de la désillusion, il servira à montrer que tout le monde, en Allemagne, n'était pas dupe des mensonges du gouvernement impérial.

Toutefois, l'anonyme professeur blâme ce document des quatre-vingt-quinze autant qu'il avait blâmé, en son temps, celui des quatre-vingt-trois : il les juge tous deux « indignes d'âmes fortes ».

On a trop parlé de l'appel des « quatre-vingt-trois » : au reste, c'est de l'histoire ancienne. Il est beaucoup plus important de savoir qu'il en existe un autre signé de personnages aussi « autorisés », qui critique ouvertement le gouvernement impérial aussi bien parce qu'il a voulu la guerre que pour la façon dont il l'a guidée.

Mais le plus instructif, c'est de connaître les raisons du double mécontentement du professeur.

Les voici :
Le professeur déclare nettement que, confiant en le kaiser, il avait vu éclater la guerre sans la moindre répugnance. Il est d'opinion (et tous les esprits sains ! philosophes doivent penser comme lui) que toute guerre est légitime lorsqu'elle mène sûrement à la victoire, et surtout lorsqu'elle a pour but d'imposer la volonté d'un Etat puissant à un autre plus faible. Mais, une guerre entreprise avec des moindres chances de victoire est, à coup sûr, immorale.

« La politique internationale — affirme le professeur — n'est que de la colonisation, et nous autres, Allemands, nous étions convaincus, d'après ce que le gouvernement nous avait fait accroire, que l'Allemagne non seulement avait le droit, mais se trouvait, aussi bien dans le domaine intellectuel que dans le domaine militaire, en mesure de coloniser l'Europe.

« Voilà pourquoi, continue l'ineffable pédagogue, je n'ai nullement désapprouvé les méthodes violentes employées par l'Allemagne depuis le commencement de la guerre. Ce sont des méthodes « coloniales » et par conséquent, parfaitement adaptées au but que l'Allemagne poursuivait, je le croyais du moins, en partant en guerre.

« Malheureusement, il faut avouer que le gouvernement s'était trompé et nous avait trompés. Il n'était pas en mesure de faire une guerre coloniale : il avait commencé — et l'on vit, par la suite, qu'il ne pouvait pas agir différemment — une guerre du type « napoléonien » qui ne peut finir qu'avec l'établissement d'un nouvel équilibre européen.

« C'est pourquoi je considère comme immorale la guerre que fait l'Allemagne, car c'est une guerre sans but » (*ziellos*, dans le texte).

Voilà des aveux précieux qui nous éclairent, non seulement sur la psychologie de l'Allemagne, mais aussi bien, et c'est le plus important, sur ses conditions actuelles de belligérance.

Ne les oublions pas.

G.-G. Z.

Les griefs de M. Venizelos contre l'état-major grec

Londres, 7 août. — On mande d'Athènes au *Daily News* :

« M. Venizelos a déclaré qu'il considérait l'impartialité des élections comme n'étant pas assurée si les ministres de la Guerre et de l'Intérieur continuaient à faire partie du cabinet.

« L'ancien président du Conseil reproche au ministre de la Guerre actuel de n'avoir pas mis fin aux manifestations des réservistes ; il reproche au ministre de l'Intérieur d'être officier, par conséquent soumis à l'influence de l'état-major général ».

L'ALLEMAGNE et la guerre sous-marine

Deux langages et deux méthodes

L'Allemagne ne fait plus tout ce qu'elle veut. Elle est obligée d'avoir égard à un certain nombre de choses et de prendre en considération des intérêts qui ne sont pas les siens. Considérable changement depuis le début des hostilités ! La *Rück-sichtslosigkeit*, c'était la vraie théorie de la guerre germanique, le système d'après lequel le poing allemand n'avait qu'à frapper dur sans se laisser arrêter ni par la crainte, ni par la pitié. Violent les traités, bousculer les neutres, couler les navires avec leurs passagers : la victoire devait être au bout de cette méthode inflexible. Eh bien ! il faut déchanter !

D'abord la victoire n'est pas venue. La méthode a même eu pour résultat de fédérer contre l'Allemagne la moitié de l'Europe. Et si, aujourd'hui, elle conserve encore des partisans, ils commencent à être considérés comme des esprits dangereux, presque comme de mauvais Allemands.

C'est du moins le sens du langage qu'un journal officiel de Munich fait tenir au roi de Bavière. Le roi Louis III, qu'on a connu moins prudent, lorsqu'il parlait, par exemple, d'étendre l'Allemagne jusqu'aux bouches du Rhin, a donné des conseils de modération à un certain nombre de personnages politiques qu'il a reçus samedi en audience. A bon entendre, salut : c'est aux meneurs de la campagne contre le chancelier, aux partisans de la reprise de la guerre sous-marine impitoyable que s'est adressé le premier des princes confédérés après le roi de Prusse. Le commentaire que les *Dernières Nouvelles de Munich* ajoutent à son allocution montre que l'Allemagne officielle compte un peu plus que les agitateurs irresponsables avec les conséquences qu'un retour à des lo pillages comme celui du *Lusitania* pourrait entraîner.

La crainte de susciter de nouveaux incidents avec les Etats-Unis paraît donc balancer le désir de « combattre l'Angleterre avec tous les moyens dont dispose l'Allemagne ». Il faut, évidemment, ménager l'opinion allemande qui ne comprend plus cette réserve après qu'il lui a été enseigné si longtemps que l'Allemagne n'avait à craindre la menace de personne. Mais il importe aussi de ménager l'opinion américaine, surtout en période d'élections...

L'Allemagne prend d'ailleurs sa revanche sur la flotte suédoise, opération qu'elle croit dépourvue de risques. Dans le courant d'une seule semaine, celle qui a pris fin samedi, cinq bateaux de commerce, battant pavillon de la Suède, ont été coulés dans la mer Baltique. Et il y a en outre l'affaire de la *Thémis*. Mais les Allemands comptent sur les sympathies de l'« activisme » et, quant à la discussion de droit, ils ne redoutent même pas la supériorité bien connue de M. de Hammerskjöld sur le terrain juridique. Nous sommes curieux de savoir comment, en Suède, on appréciera cette politique à deux visages, cette prudence avec Washington, et, avec Stockholm, ce sans-gêne...

Jacques Bainville.



M. DE SAINT-AULAIRE

nouveau ministre de France à Bucarest, a présenté, hier, ses lettres de créance au roi de Roumanie. M. Blondel, son prédécesseur, rentrera incessamment en France.

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne

COUTURE BOCHE



La semaine présente est celle qu'on appelle « Semaine des commissionnaires » dans le monde de la couture. C'est-à-dire que le génie parisien ayant inventé des multitudes de modèles, tous plus charmants les uns que les autres, pour l'hiver 1916-1917, les grands acheteurs des deux mondes viennent acquérir lesdits modèles... et dans quinze jours Berlin sera habillé à la dernière mode de Paris.

Bon ! voilà l'*Inconnu* qui parle chiffons ! Eh bien ! oui, je parle chiffons, et c'est peut-être plus important que l'on peut croire à première vue, de parler chiffons.

Je me rappelle un dessin, paru il y a quelque cinq ans, de l'un de nos notoires humoristes ! Il représentait un pauvre vieux monsieur retraité, qui laissait tomber son journal avec un air découragé ; la légende disait : « A Kiel, on a lancé un cuirassé ; à Paris, on a lancé la jupe-culotte. »

Certes, ces deux lançements ne sont pas de même importance : les cuirassés, les canons, les munitions, c'est indiscutablement ce qu'il y a de plus grave ! Mais le commerce, c'est la grande pompe aspirante et foulante de l'argent d'une nation : c'est pourquoi je ne me place pas au point de vue exclusif du vieux retraité de notre humoriste.

Pour beaucoup de gens, un couturier est un monsieur admirablement élégant, peigné, frisé, parfumé, et qui, à l'heure du thé, tient des propos fluides à des dames qui se donnent de l'air avec des éventails de cinq cents francs. Or, un couturier ce n'est pas cela du tout. Un couturier français, c'est un monsieur qui crée des modèles de robes qui sont reproduits dans le monde entier : pas un pli ne se fait au fin fond du Chili sans que ce soit un pli de Paris ; recopié à l'infini, sans doute, déformé peut-être, mais, en somme, parisien tout de même. Un couturier, c'est un industriel qui sert d'intermédiaire entre les fabricants de textiles, de quelque nature qu'ils soient, et le public ; c'est également l'intermédiaire pour les industries chimiques de la teinture, industries si menacées en France même.

On ne peut savoir à quel point les pouvoirs publics, en Allemagne, s'inquiètent de protéger, d'aider, de développer l'industrie de la mode. Pour créer une mode allemande, il s'est fait là-bas de prodigieux efforts : des ligues en masse ont été fondées. Némomeins, les Boches n'ont jamais pu être que de pâles et grossiers imitateurs. On peut dire que la mode est une des rares branches de l'art décoratif dans laquelle ils n'ont jamais pu faire le moindre progrès. Ils sont nos tribulaires, absolument, et c'est pourquoi ils cherchent, par tous les moyens possibles, à se procurer les créations parisiennes. Ils cherchent... — que dis-je ? Rien ne leur est plus facile que de se les approprier.

Ils ont ici des espions commerciaux, au même titre qu'ils avaient chez nous des espions militaires. Ils ont ce commissionnaire, possesseur d'une maison à Berlin, Charlottenstrasse, et qui, je ne me lasse pas de le dire, se pavane à Paris sous le prétexte qu'il s'est naturalisé Américain. Soyez sûr que cet indésirable, ayant acheté cette semaine une grande quantité de robes à Paris, les fera parvenir en un point X, et de là ces robes iront en Allemagne, le plus simplement du monde. Et la maison de la Charlottenstrasse reproduira à l'infini ces modèles et en inondera non seulement l'Allemagne, mais la Suède, la Norvège, la Roumanie et la Suisse. « Que les autres inventent, se dit la race inférieure, et nous, nous vendrons ! »

Tant que nous aurons la gentillesse de les laisser faire, cet état de choses durera !

L'Inconnu.

Un paquebot français échappe à un sous-marin

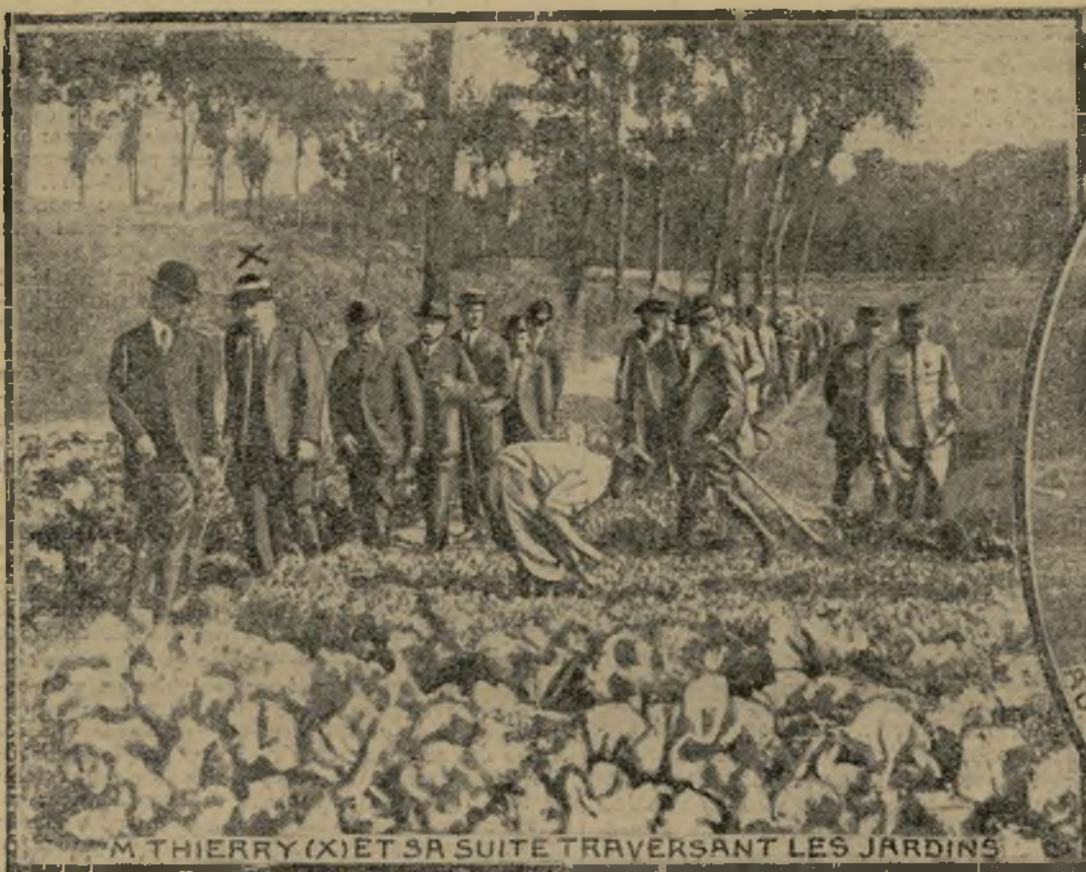
Mais il était temps qu'un secours
lui arrivât !

MARSEILLE, 7 août. — Le paquebot *Mascara*, de la Compagnie Mixte, venant d'Alger, a été rencontré, samedi, dans l'après-midi, par un sous-marin allemand qui lui donna la chasse en faisant pleuvoir une trentaine d'obus qui ne parvinrent pas à l'atteindre.

La vitesse du submersible étant, néanmoins, supérieure, le paquebot aurait été coulé, sans l'arrivée inopinée du croiseur auxiliaire français *Golo*, qui mit en fuite le pirate, après avoir évité plusieurs coups de canon.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Une visite ministérielle aux jardins potagers militaires



M. THIERRY (X) ET SA SUITE TRAVERSANT LES JARDINS



UN OFFICIER FAIT CONSTATER
AU S. SECRÉTAIRE D'ÉTAT QUE LES PROGRÈS RÉALISÉS



L'ARROSAGE DES SALADES



LE BINAGE DU TERRAIN



M. THIERRY (H) PARLE DE LA CULTURE DE LA POMME DE TERRE



UN ZOUAVE À L'OUVRAGE

M. Joseph Thierry, sous-secrétaire d'Etat de l'Intendance, a visité hier matin les jardins du 1^{er} zouaves, à Saint-Denis, jardins établis sur les terrains militaires et sur des parcelles concédées gracieusement par des particuliers ou des administrations. Les produits potagers donnés par ces cultures sont utilisés pour l'alimentation du soldat et permettent de réaliser une importante économie.

DERNIÈRE HEURE

Le général Sakharof développe ses succès au sud de Brody

PÉTROGRAD, 7 août. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Une escadrille de sept avions a jeté des bombes sur plusieurs places dans la région vers l'est de la rivière Stokhod, produisant des dégâts peu importants.

Sur plusieurs points près du Stokhod, l'ennemi a essayé de prendre l'offensive. Il a été rejeté partout.

Notre offensive dans la région des rivières Graberka et Sereth continue.

Nos troupes se sont emparées de positions bien fortifiées dans la région des villages Svyjzim, Kostianez et Revioum.

Dans la forêt de cette région, il y a eu de violents combats à la baïonnette ; l'ennemi lançait de furieuses contre-attaques.

Les opérations sont excessivement dures à cause de la pluie incessante qui a détrempé complètement le terrain.

Dans la région de Walsnuc, près de la rivière Koporez, l'ennemi entreprit quelques attaques violentes qui ont toutes échoué avec des pertes immenses pour lui.

Près du fleuve Tobernij, au sud de Worakria, l'ennemi a pressé un peu nos avant-gardes de cavalerie.

FRONT DU CAUCASE

Nos troupes se sont avancées de nouveau de quelques verstes dans la région de Kialkite. Tchiffit et Erzindjian, au nord de la rivière Mourad-Tchaj.

Les Turcs, toute la journée, menaient l'offensive parée par nos troupes.

Dans la région de Mouch, les Turcs continuant des attaques, nous ont obligés à nous retirer vers le nord.

Les grandes masses turques, soutenues par des Kurdes, ont déclenché dans la région de Bitlis, une offensive acharnée qui a été parée brillamment par notre feu et nos contre-attaques.

PÉTROGRAD, 7 août. — Communiqué du grand état-major.

FRONT OCCIDENTAL

Sur le Stokhod, dans la région de Zaretchie, nos éléments, par une attaque impétueuse, sans coup férir, ont délogé l'adversaire de la partie de ses tranchées qu'il occupait, faisant prisonniers 12 officiers environ et 200 soldats, et prenant une mitrailleuse.

Sur le Sereth, dans le secteur occupé au cours de la journée, nous avons développé quelque peu notre succès dans la partie nord. Ici se sont distingués, par leur fougue, les détachements de la réserve territoriale Wenonège emportés par l'élan général de nos troupes qui ont attaqué l'ennemi.

Dans cette région, au cours de la journée du 6 août, nous avons fait prisonniers 13 officiers et

environ 2.000 soldats, dont une partie allemands ; nous avons pris deux obusiers et quelques mitrailleuses. Le combat a revêtu un caractère d'extrême violence. De nombreux blessés austro-allemands arrivent.

FRONT DU CAUCASE

Sous la poussée des Turcs, notre détachement perse s'est replié dans la région à l'est de Kermanshah.

Les Russes approchent de la voie ferrée Tarnopol-Lemberg

PÉTROGRAD, 7 août. — Selon les derniers renseignements, les Russes ont passé depuis hier, sur 15 kilomètres, entre Brody et Tarnopol, sur les rives de la Graberka et du Sereth ; leur front est distant de 20 kilomètres du chemin de fer de Tarnopol à Lemberg qui se trouve sous la menace d'un profond débordement.

Les troupes ennemies opérant dans la région de Tarnopol ont commencé un repliement dans la direction de Zolotchew aux sources de la Strypa et du Bug.

En Bukovine

BERNE, 7 août. — On apprend de Vienne que de grands mouvements de troupes ont actuellement lieu en Bukovine. De nombreux convois arrivent journellement de l'intérieur de la Russie chargés de troupes et de matériel de guerre. Il semble que les Russes aient l'intention d'entreprendre de nouvelles attaques contre les défilés des Carpathes.

La visite du tsar est attendue d'un jour à l'autre.

Hindenburg à Kovel

ROTTERDAM, 7 août. — Le maréchal von Hindenburg est arrivé à Kovel, où il a inspecté les travaux de défense et les troupes.

Par son ordre, les officiers allemands ont remplacé les officiers autrichiens appartenant à l'état-major du général Bothmer.

Le nouveau commandant en chef de l'escadre russe de la mer Noire

PÉTROGRAD, 7 août. — Le vice-amiral Koltschak est nommé commandant en chef de la flotte de la mer Noire, en remplacement de l'amiral Eberhard, admis à la retraite.

L'amiral Koltschak est âgé de quarante ans ; il est le plus jeune amiral russe. Il a dirigé hardiment, en 1903, les recherches téméraires de l'expédition arctique disparue du baron Toll ; il s'est distingué particulièrement dans la défense de Port-Arthur.

Il a fait preuve de capacités et d'une vaillance hors ligne dans la guerre actuelle. Il a été promu amiral en avril 1916.

Quatre contre-attaques allemandes ont été repoussées par les Anglais

LONDRES, 7 août. — Communiqué officiel britannique de 21 h. 20 :

Ce matin, entre 4 et 5 heures, l'ennemi a déclenché, à la suite d'un vigoureux bombardement, deux violentes attaques sur nos nouvelles positions au nord et au nord-est de Pozieres. Il a réussi à pénétrer dans nos tranchées en un ou deux endroits, mais nous l'avons rejeté en lui infligeant des pertes importantes et en lui faisant un certain nombre de prisonniers.

Deux nouvelles attaques exécutées en force à 8 h. 50 ont eu le même résultat. Peu après 16 heures, les Allemands sont revenus moins vigoureusement à l'attaque et ont encore laissé des prisonniers entre nos mains.

Ils ont fait exploser une mine devant Souchez et ont pénétré quelques minutes après dans nos tranchées en franchissant le cratère. Nous les avons aussitôt repoussés à la grenade. Ils ont fait sauter sans résultat une deuxième mine à Zwarteln.

L'artillerie ennemie a montré de l'activité vers Béthune, le canal de La Bassée et Loos. Elle n'a occasionné que des pertes légères et peu de dégâts. Nos batteries ont riposté avec efficacité.

Un nouveau parti politique en Hongrie

Les projets du comte Karolyi

GENÈVE, 7 août. — On mande de Budapest que la semaine prochaine se réunira pour une courte session le Parlement hongrois. Les séances auront un intérêt spécial parce qu'on croit que le comte Karolyi exposera à la Chambre les motifs de la scission qui s'est produite au sein du parti de l'indépendance et le programme du nouveau groupe dont il a assumé la direction.

D'après les journaux, il déclarera que la Hongrie doit être libre dans le choix de sa politique, que l'armée hongroise doit être indépendante ainsi que les douanes et la Banque nationale, que les conditions fixées par la loi de 1868 pour le gouvernement constitutionnel n'ont pas été respectées pendant la guerre, c'est-à-dire dans le moment le plus critique pour la nation, que depuis le mois d'août 1914, il n'y a plus de constitution en Hongrie et que tous les organes de contrôle ont cessé de fonctionner. Le parti repousse toute union douanière avec l'Autriche et l'Allemagne, demande le suffrage universel et la liberté de la presse.

Il est à remarquer que, tandis que le comte Karolyi aiguise ses armes pour la lutte contre le gouvernement, le comte Andrássy entre d'avantage encore dans l'orbite gouvernementale.

Les Italiens enlèvent d'assaut plusieurs lignes ennemies

Ils s'emparent d'un nombreux matériel et font 3.600 prisonniers

ROME, 7 août. — Commandement suprême :

Entre l'Adige et l'Isonzo supérieur, on signale une activité persistante des deux artilleries.

Sur le plateau d'Asiago, l'ennemi a détruit, en faisant éclater des mines, un de nos retranchements sur les pentes du mont Zebio ; il a lancé ensuite une attaque qui a été nettement repoussée par le feu de nos canons.

Dans la zone de Tofana, nos troupes se sont emparées d'une forte position dominant les communications entre le val de Travençolas et le Rio Sare (vallée Gardes).

Le bombardement de l'ennemi continue sur les lieux habités du haut Dogue et notre bombardement se poursuit sur les bâtiments militaires de Torvis et Raibu ainsi que sur la place de Tolmino.

Sur l'Isonzo inférieur, nos troupes ont attaqué hier, sur différents points les fortes positions de l'ennemi tandis que dans le secteur de Monfalcone se poursuivait l'offensive vigoureuse commencée le 4 août vers les cotes 85 et 121. Après une préparation d'artillerie et des jets de bombes remarquables par leur précision, notre infanterie s'est avancée avec un magnifique élan à l'assaut et s'est emparée des lignes successives des retranchements ennemis.

Dans la zone de Monfalcone, après une lutte acharnée, soutenue avec un courage exceptionnel par les bersagliers cyclistes, les troisième, quatrième et onzième bataillons ont pris presque entièrement la hauteur de la cote 85 et se sont maintenant solidement contre les violents retours offensifs de l'ennemi.

Nous avons fait environ 3.600 prisonniers, dont une centaine d'officiers, parmi lesquels un colonel commandant de régiment et un commandant d'état-major ; nous nous sommes aussi emparés d'un butin considérable comprenant une batterie de trois pièces, plusieurs dizaines de mitrailleuses, un grand nombre de fusils et de munitions.

Une escadrille de nos caproni, malgré les conditions atmosphériques contraires, a bombardé hier les bifurcations du chemin de fer d'Opcina, repoussant les hydravions ennemis qui essayaient de s'opposer à son vol. Un de ces hydravions a été abattu ; un de nos avions n'est pas rentré, les autres sont revenus indemnes.

Dans l'Adriatique

ROME, 7 août. — Dans la nuit du 5 au 6 août et dans la journée du 6, quelques torpilleurs italiens ont accompli des démonstrations contre la cote ennemie entre Duino et Miramar.

Des avions autrichiens les ont attaqués sans leur causer de dommages.

Communiqué belge

Au cours de la nuit et de la journée, l'artillerie a été active sur le front de l'armée belge, spécialement vers Dixmude et Steenstraete. A Steenstraete s'est déroulé un combat à coups de bombes qui s'est terminé à notre avantage.

La perte du torpilleur "Fantassin"

TOULON, 7 août. — Le lieutenant de vaisseau Morris, commandant le torpilleur d'escadre Fantassin, qui dans la nuit du 4 au 5 juin, fut abordé et coulé par le Yameluck dans le canal d'Orante, a comparu hier matin devant le conseil de guerre, présidé par le capitaine de vaisseau Florin. Tout l'équipage et le matériel du Fantassin furent sauvés.

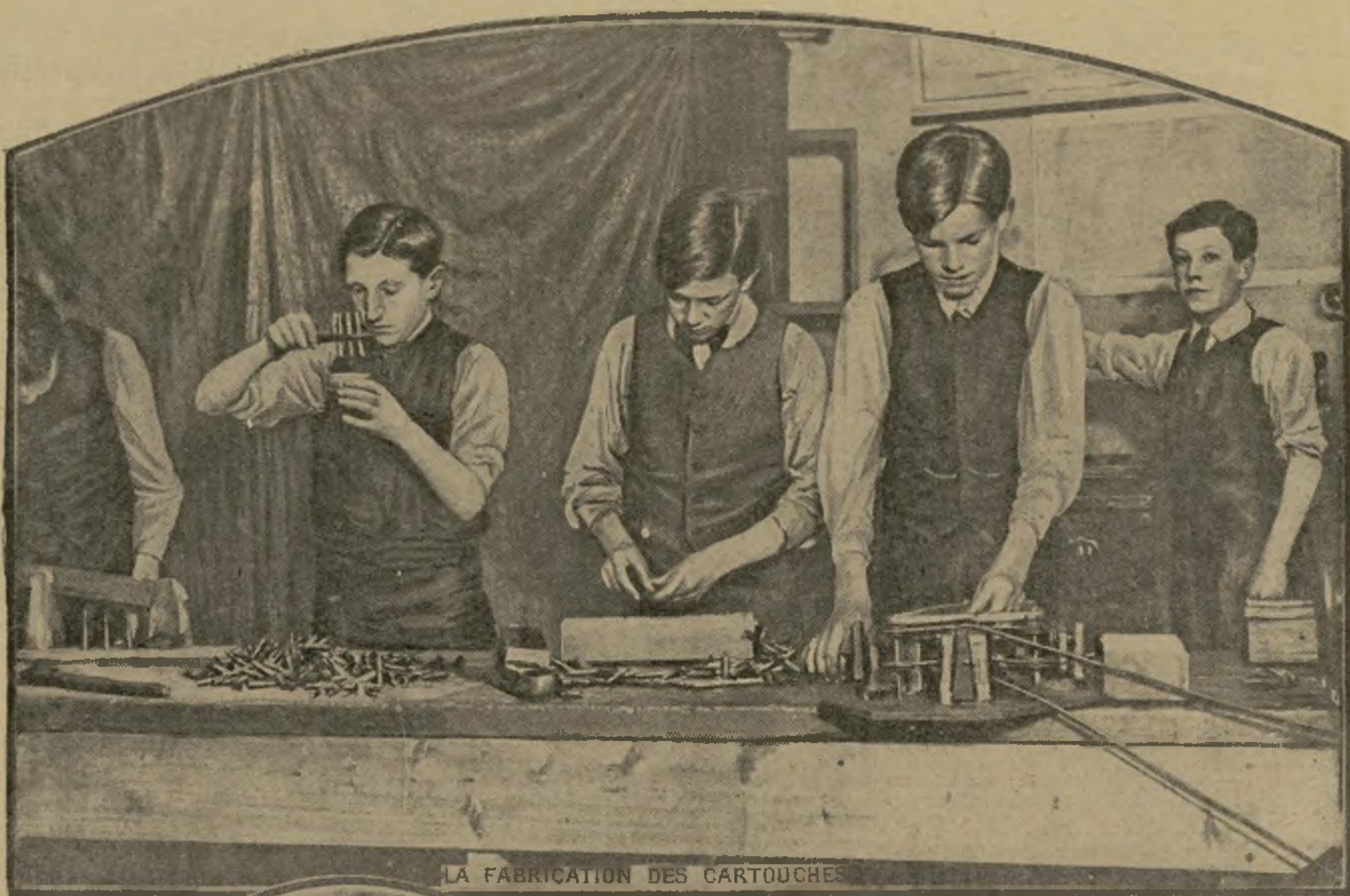
La séance du matin a été consacrée à la lecture du rapport du lieutenant de vaisseau Olivier et à l'audition de huit témoins.

Le conseil, après une courte délibération, a prononcé l'acquiescement à l'unanimité et le capitaine de vaisseau Florin a rendu hommage aux qualités de commandement du lieutenant Morris et à la conduite de l'état-major et des équipages.

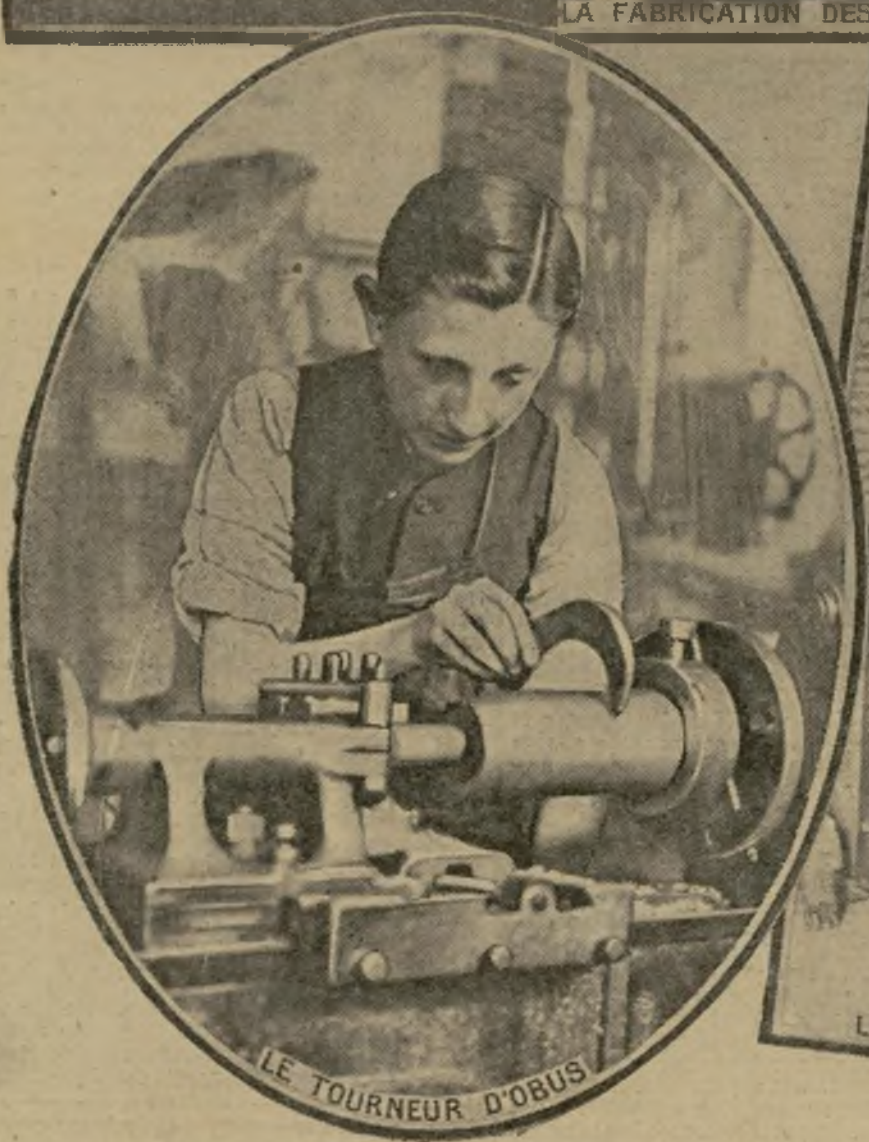
NOUVELLES ET DEPECHES

— Après l'échec de sa seconde tentative pour sauver ses compagnons demeurés à l'île de l'Éléphant, sir E. Shackleton a ramené à Port-Stanley sa goélette, à laquelle les glaces ont causé des avaries, rendant notamment les machines inutilisables.

LA JEUNESSE BRITANNIQUE TRAVAILLE POUR LA GUERRE



LA FABRICATION DES CARTOUCHES



LE TOURNEUR D'OBUS



LA FERMETURE DES CAISSES DE MUNITIONS

Les jeunes élèves des écoles de Londres ont demandé à être utilisés aux travaux des champs pendant la période des vacances. Mais un très grand nombre ont été, à leur grande joie patriotique, affectés aux services des munitions ; dans beaucoup d'usines, ils collaborent, avec une magnifique ardeur, à la victoire des Alliés.

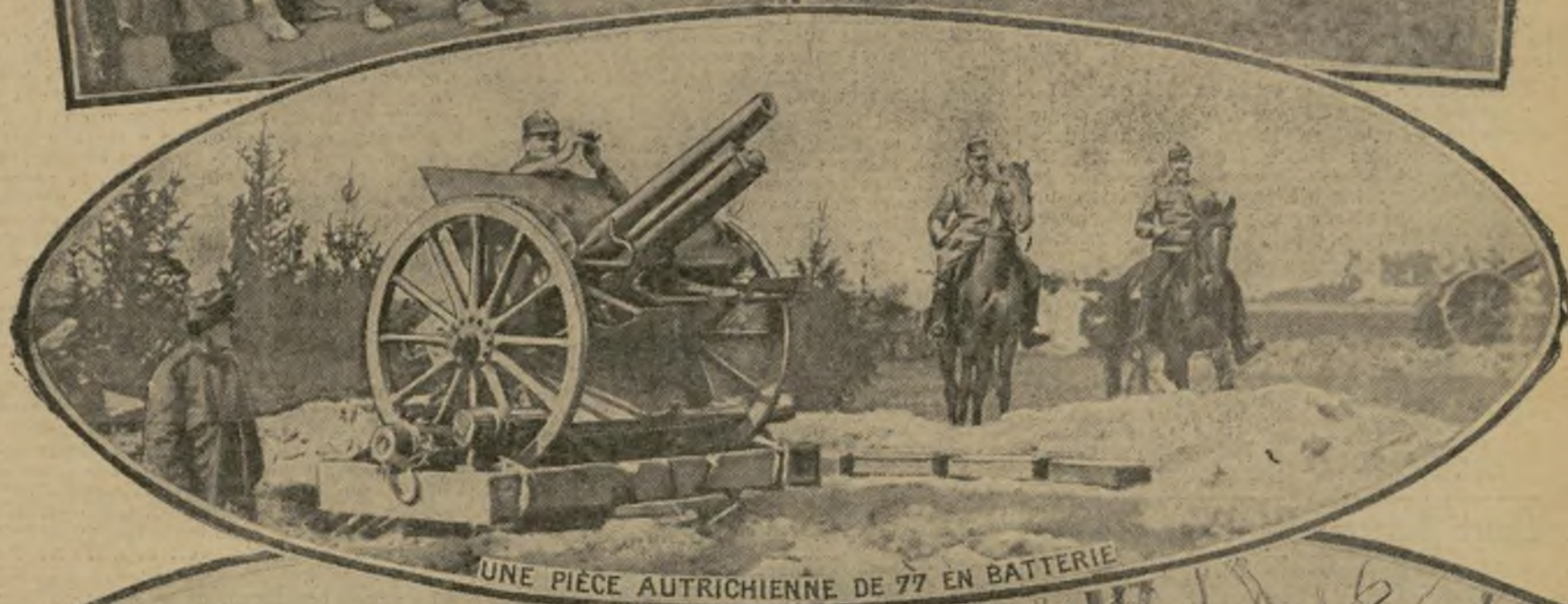
LES SUCCÈS RUSSES AU SUD DE BRODY



LA SOUPE AUX PRISONNIERS AUTRICHIENS



CONVOI DE RAVITAILLEMENT RUSSE



UNE PIÈCE AUTRICHIENNE DE 77 EN BATTERIE



GRENADIERS AUTRICHIENS



AUTRICHIENS LANCANT DES LIQUIDES ENFLAMMÉS

Sur le front austro-russe, les opérations de nos alliés ont permis aux troupes du général Sakharof de réaliser au sud de Brody d'importants succès. Après une série de combats très violents, les Russes se sont emparés de presque tous les villages dominant la rive droite du Sereth et de la Graborka.

LES CRIMES ALLEMANDS

Le vapeur italien "Siena" coulé en Méditerranée

On est sans nouvelles de 56 passagers

MILAN, 7 août. — A l'aide des renseignements publiés par les journaux de Gênes, on peut reconstituer les derniers moments du bateau italien *Siena*, qui fut coulé à vingt-deux milles de Marseille le 4 juillet.

Le bateau venait d'Amérique. Les passagers et l'équipage comprenaient en tout 144 personnes, dont 88 ont été sauvées. On n'a pas de nouvelles des 56 autres personnes, en grande partie des femmes et des enfants.

Le *Siena* ne fut pas torpillé, mais canonné avec des obus incendiaires. Il ne put pas se défendre parce qu'il avait contre lui le soleil qui rendait absolument invisible le sous-marin ennemi. Les projectiles arrivaient sur le *Siena* sans que l'on sût d'où ils venaient ; la mer était très agitée. Ce n'est que lorsque le *Siena* fut complètement entouré par les flammes que le sous-marin ennemi cessa de tirer.

Une première chaloupe mise à la mer par le *Siena* fut renversée par le courant ; un certain nombre de naufragés réussirent, en s'accrochant à des débris, à se maintenir sur l'eau jusqu'à ce qu'ils aient été recueillis par le transatlantique *Saint-Guillaume* qui vint de les débarquer à Gênes.

D'autres passagers sauvés par les autres chaloupes du bord, au nombre de 70, furent recueillis par un croiseur anglais qui, comme on le sait, les transporta à Marseille.

Un dragueur de mines coulé en Méditerranée

LONDRES, 7 août. — L'amirauté annonce que le dragueur de mines auxiliaire *Clacton* a été torpillé et coulé en Méditerranée orientale, le 3 août.

Deux officiers ingénieurs, un mécanicien, un chauffeur et un marin manquent ; un officier et quatre chauffeurs ont été légèrement blessés.

Nouveaux vapeurs torpillés

LONDRES, 7 août. — Le steamer anglais *Aaro*, appartenant à la Compagnie Wilson, se rendant à Christiania, a été torpillé par un sous-marin allemand. On ne possède pas d'autres détails.

L'*Aaro* jaugeait 2.600 tonnes.

Le Lloyd annonce que le vapeur danois *Jaegersborg* a été coulé ; vingt personnes ont été sauvées.

Le Lloyd annonce également que le chalutier anglais *Egyptian Prince* et le vapeur *Mount Coniston* ont été coulés.

Leur façon d'être adroits

Pour consoler l'Autriche !

La récente décision prise, après entente entre les deux empereurs, de nommer le maréchal Hindenburg au commandement en chef des armées austro-allemandes est pour l'Autriche une humiliation que l'Allemagne aggrave en faisant les plus maladroits efforts pour tenter de l'atténuer.

C'est ainsi que l'agence Wolff signale en plusieurs dépêches la visite rendue par l'empereur Guillaume II à l'archiduc autrichien Charles-Frédéric, qui a gardé, comme on sait, le commandement des armées Bothmer et Pflanzer, et exalte une prétendue victoire de ce dernier, où il n'aurait fait pas moins de 325 prisonniers.

De quoi rendre les Russes jaloux !

L'effet démoralisant des victoires !

Une dépêche allemande rend compte, d'après le journal hollandais le *Nieuwe Courant*, d'une relation sur la situation en Russie faite par un commerçant qui a résidé longtemps dans ce pays.

Ce commerçant déclare tout d'abord qu'il vient de liquider la maison de commerce qu'il avait en Russie. Le lendemain d'une liquidation n'est peut-être pas le jour à choisir pour porter un jugement impartial et avoir une opinion d'ensemble sur le pays que l'on quitte.

Mais ce commerçant n'en garde pas moins toute sa sérénité pour émettre quelques appréciations de ce goût : *Les succès russes en Volhynie ont produit une mauvaise impression en Russie. La confiance dans la victoire y a complètement disparu.*

Le *Nieuwe Courant* termine en déclarant que ce commerçant est un homme extrêmement sérieux. Que serait-ce s'il était d'humeur à plaisanter !

NOUVELLES PARLEMENTAIRES

A la commission de l'armée

La commission de l'armée, siége malgré les vacances. Elle a entendu hier M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, sur nos approvisionnements en matières premières et sur l'utilisation de la main-d'œuvre dans les usines de guerre.

EN MARGE DE LA GUERRE

Une visite instructive aux jardins du 1^{er} zouaves

Hier matin, un groupe nombreux de journalistes parisiens et de représentants de la presse étrangère a pris la clef des champs. Elle nous avait été offerte par M. Joseph Thierry, sous-secrétaire d'Etat à l'Intendance, qui nous avait donné rendez-vous à la Maison de la Presse et nous proposait pour but de promenade matinale une visite édifiante aux jardins potagers du 1^{er} zouaves, à Saint-Denis. On sait qu'à la suite des circulaires du général Roques, ministre de la Guerre, et de M. Méline, ministre de l'Agriculture, une œuvre militaire de culture maraîchère a été organisée partout où elle avait des terrains disponibles et quelque chance d'aboutir.

A 7 heures, nous prenions place dans les automobiles militaires mises à notre disposition. Nos premiers guides étaient, indépendamment du ministre déjà cité : M. Sagourin, directeur de l'Agriculture, représentant M. Méline ; M. Lilaz, chef du cabinet de M. Joseph Thierry ; M. Ducrocq, délégué du ministre de l'Agriculture, organisateur des potagers civils et militaires ; MM. Lafosse, Ponscarne, chef et chef adjoint du cabinet de l'Agriculture ; le général Parreau, commandant le département de la Seine ; M. Vincey, directeur des services agricoles de la Seine ; l'abbé Lemire, député du Nord, etc.

On voit que les compétences agricoles étaient autour de nous aussi nombreuses que les autorités militaires qui en avaient tiré parti.

Je ne dirai rien du voyage qui nous fit admirer plus d'usines que de verdure.

Mais voici le commandant Darlat, commandant du dépôt, et le lieutenant Bourgois, qui vont nous mettre à même d'envisager d'un coup d'œil les résultats acquis par une culture intensive n'ayant eu recours qu'à des moyens de fortune. Derrière la lourde bâtisse, entre des murs sans grâce, un terrain de 4.000 mètres carrés servait autrefois de manège. Le pas des chevaux dévasterait maintenant de magnifiques carrés de choux, des planches superbes de carottes, d'oseille naissante, de tendres salades, des lignes de fraisiers. Devant nous, un auxiliaire, maraîcher du pays, précipite le rythme de sa bêche dans une terre qui a reçu pendant de longues années un engrais animal dont personne ne pouvait prévoir qu'il serait un jour si utile. Le lieutenant Bourgois a dépensé un peu plus de cent francs sur cette superficie uniquement défrichée par des inaptes. Ses bénéfices ont été d'un peu moins de mille francs. C'est ce que l'on peut appeler faire fructifier un capital ! On peut obtenir là une demi-douzaine de récoltes par an. Les zouaves, qui ont pris à cœur leur rôle d'agronomes, ont voulu donner à ce coin un petit air de ferme et ils élèvent deux cochons admirables et deux porcelets dont le groin en mouvement et le petit œil vif s'étonnent de la curiosité qu'ils suscitent et de cette affluence de personnages en veston et en uniforme.

Nous reprenons les voitures pour visiter les nouveaux champs de verdure encastrés dans les pierres grises du fort de l'est. L'exemple que nous venons de voir nous le retrouvons ici, mais développé, agrandi, étendu à une surface de 28.000 mètres. Le principe et les résultats restent les mêmes. D'un terrain hier encore désolé, envahi par les herbes folles et le chiendent tenace, des légumes surgissent, s'étendent, se pressent en rangs serrés, les lianes des haricots s'élèvent sur des rames de simple branchage, gardant encore leurs feuilles desséchées. Il a fallu ici et là tout créer, tout improviser, mobiliser les bonnes volontés, utiliser les compétences, mettre à l'œuvre les soldats, mais en se bornant aux inaptes, aux hommes en instance de réforme, sans détourner de leur utilisation extérieure ceux qui devaient faire partie d'équipes agricoles, sans distraire de leur service militaire ceux qui sont retenus par les nécessités de leur entraînement. Le camp de Mailly, avec une superficie de 40.000 mètres, et le terrain du stand de Rueil, avec 10.000 mètres carrés, ont permis à ce régiment de se livrer à la culture en grand de la pomme de terre. Des fleurs délicates, blanches, teintées de violet, annoncent que, sous la terre, les tubercules sont de taille à être pris par une première récolte. Un zouave met à jour, en un tour de main une preuve palpable, et tout le monde dit son mot. Une voix auprès de moi rapproche la fleur de la bourrache de celle des myosotis, toutes deux appartenant à la famille des boraginées. De la poésie des champs à la question économique on passe à de plus amples conceptions sociales.

Mais l'avenir et le présent sont dans ces champs récupérés, dans ces efforts qui ont été, en bien des cas, la plus intelligente et la plus saine des distractions ; dans ces récoltes qui améliorent l'ordinaire des soldats et sont un bel exemple de ce que peut produire en tout endroit, avec le minimum de peine et de moyens, notre bonne terre de France. — P. B.

Le parti socialiste

"continuera son plein effort à la défense nationale"

Le Conseil national du parti socialiste a tenu hier, avenue du Maine, deux nouvelles réunions consacrées à la discussion de la résolution de politique générale du parti et à son mode d'application.

La discussion a été comme la veille, passionnée, mouvementée, parfois bouleuse. M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics, entre autres, a pris la parole, et malgré les interruptions fréquentes de la minorité a obtenu un vif succès.

Vers midi, la discussion s'est engagée sur les ordres du jour.

La majorité présentait un ordre du jour reproduisant celui que vota récemment la Fédération de la Drôme, avec quelques modifications.

Cet ordre du jour affirme la résolution du parti socialiste de « continuer son plein effort à la défense nationale jusqu'à la libération des territoires envahis et au rétablissement de la Belgique et de la Serbie, libres et indépendantes. »

Il continue en repoussant le dangereux divisionnisme de Zimmerwald et de Kienthal ; il condamne comme antisocialiste toute thèse qui ne proclame pas hautement le droit de se défendre à un pays attaqué ; il affirme que le devoir socialiste international est de déterminer quel est le gouvernement agresseur, afin de tourner contre lui tout l'effort des prolétaires de tous les pays pour préserver les peuples du déchaînement ou de la durée de la guerre ;

S'inspirant de la motion du congrès de décembre 1915, il constate et enregistre les efforts croissants de certaines fractions de la Sozialdemokratie allemande pour se dégager de la politique impérialiste. Mais il rappelle que la reprise des relations internationales a été liée par lui à des conditions qui ne sont point encore réalisées.

En attendant que soit possible la reprise des rapports internationaux, le conseil national décide d'organiser dès que possible une réunion des socialistes des pays alliés, dans laquelle seront précisées les conditions économiques et politiques d'une paix durable, qu'ils s'efforceront ensuite de faire triompher.

Le conseil national demande au parti, à tous ses représentants, d'obtenir du gouvernement des déclarations fermes et nettes sur les buts de la guerre en France. Plus le concours du socialisme français à la défense nationale est considérable et soutenu, plus il a le droit et le devoir d'exiger du gouvernement qu'il affirme hautement sa volonté d'une paix durable basée sur la réparation du droit violé en 1871, le rétablissement dans leur indépendance des petites nations opprimées, la répudiation formelle de toute annexion, l'acceptation des garanties de droit et d'arbitrage international.

La priorité en faveur de cet ordre du jour a été votée par 1.824 voix contre 1.075.

Le résultat de ce vote a été accueilli par les applaudissements de la majorité et par les clameurs de la minorité, dont les militants ont quitté la salle aux acclamations de l'*Internationale*, refusant de prendre part aux votes par paragraphes et sur l'ensemble de l'ordre du jour de la majorité, auxquels on a procédé pendant la séance de l'après-midi.

Un congrès des nations alliées et amies pour l'expansion des stations climatiques et thermales

La « Renaissance », qui poursuit avec vigueur sa campagne en faveur du tourisme, nous apprend que c'est au Musée Océanographique de Monaco, sous la présidence d'honneur de S. A. S. le prince Albert de Monaco, qu'aura lieu cette manifestation destinée à affirmer la supériorité de nos stations sur celles de nos ennemis.

L'organisation d'une série de Congrès et une Exposition consacrée plus spécialement aux documents qui seront soumis à l'appréciation des plus hautes personnalités de la science et du tourisme d'Europe et d'Amérique est commencée.

Le tourisme est l'industrie qui, la première, provoquera la reprise des affaires en France.

La manifestation qui va avoir lieu, dans la Principauté de Monaco, est donc très opportune.

A la mémoire des cuirassiers

morts pour la France

Un service religieux, présidé par le cardinal Amette, archevêque de Paris, a été célébré hier matin, en l'église de la Madeleine, pour le repos de l'âme des cuirassiers morts pour la patrie le 6 août 1910, ainsi que des cuirassiers et généralement de tous les officiers, sous-officiers et soldats français et alliés tombés au champ d'honneur en 1914-1915-1916.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LES VACANCES

Deux années de suite, la guerre seule put empêcher M. et Mme Lebouleux d'aller à la campagne. Il était comptable quelque part. Elle s'occupait du ménage. Tous les deux avaient cheveux gris et manies identiques, aimant leur tranquillité et détestant le bruit et la foule. Sans enfants, même à Paris, ils vivaient en ermites. Ils ne se connaissaient plus de parents, proches ni lointains, et ne s'étaient jamais connus d'amis.

La guerre n'aurait pas rompu une seule maille du filet de leurs habitudes si, la première année, ils n'avaient dû subir, comme tout le monde, le contre-coup de ce brusque bouleversement. C'était toujours le mois de septembre qu'ils passaient à la campagne. Or, ils avaient été trop surpris pour se décider à partir. L'année suivante, M. Lebouleux fut prié de consentir à ce qu'on lui réduisit de moitié ses vacances, la maison restant privée d'une partie de son personnel. Ils estimèrent, quoi qu'il leur en coûtât, que mieux valait ne se point déranger pour si peu de temps. Puis tout s'arrangea. Le troisième été, M. Lebouleux sut qu'il pourrait s'absenter tout un mois, comme naguère. Une lettre à l'hôtelier des Quatre-vents, à Mareuil-sur-Huisne, qui se hâta de répondre que « la chambre de Monsieur et de Madame était à leur disposition », une malle à faire, un petit sac de voyage à boucler (pas plus à la campagne qu'à Paris Mme Lebouleux ne faisait de frais de toilette), et ils s'embarquèrent à destination de Mareuil-sur-Huisne.

Cela commença dès les abords de la gare. Eux qui ne connaissaient la guerre que par la lecture des communiqués; eux, que leurs cinquante-cinq et cinquante-huit ans reléguaient parmi les vieilles gens paisibles; eux qui, sortant à peine de leur quartier, ne rencontraient rarement que deux blessés silencieux ou un soldat isolé coiffé du casque, voici qu'ils tombaient au milieu d'une animation inaccoutumée, même en cette saison où, avant la guerre, c'étaient d'innombrables départs pour villégiatures à bon marché. Maintenant, la gare appartenait à l'armée, qui le faisait bien voir. L'élément civil y était noyé comme un groupe d'îles minuscules au milieu d'un large fleuve : une crue, et elles allaient être submergées. Ici toutes les tenues, et à peu près toutes les armes, étaient représentées.

— Jamais tu n'arriveras à faire enregistrer la malle ! s'exclama Mme Lebouleux.

Cela se fit pourtant. Mais la gare ne contenait pas tous les soldats : il y en avait encore quelques-uns dans chacun des wagons de troisième classe. En vain, M. Lebouleux se multiplia-t-il pour trouver un compartiment inoccupé. Résignés, ils s'installèrent au hasard et se trouvèrent à côté et en face de quatre hommes qui, venant du front, s'en allaient passer six jours chez eux. Ils mangeaient lentement, mais se dépêchaient de boire avant que le train, se mettant en marche, ne rendit incertain le contact du goulot des bidons avec leurs lèvres. La vitre de chaque portière était baissée; et M. et Mme Lebouleux qui ne craignaient rien tant que les courants d'air ! Ils entraient dans un monde nouveau. Certes, ils avaient entendu parler des « poilus » ; ils avaient même versé leur « modeste obole » à différentes œuvres de secours; mais jamais relations ni hasard ne les avaient tant rapprochés des acteurs du grand drame. Et ils se faisaient petits, les deux vieilles gens, et regrettaient, malgré eux, d'autres départs où, sitôt installés sur la banquette, ils pouvaient lier conversation — eux qui, à Paris, vivaient en ours — avec des voyageurs qui, comme eux, s'en allaient passer quelque temps à la campagne. « Heureusement, se disaient-ils *in petto*, il fait chaud aujourd'hui. Peut-être n'attraperons-nous pas de rhume. Nous n'en avons plus que pour quatre heures. Arrivés à Mareuil-sur-Huisne, nous serons tranquilles ». Bientôt, d'un bout à l'autre du wagon de construction ancienne, des conversations s'engagèrent par-dessus les cloisons à hauteur de la poitrine. On n'était ni brutal ni impoli à l'égard des civils : on ne s'occupait pas plus d'eux que s'ils n'eussent pas existé. On croisa des trains chargés de troupes qui s'en allaient au front; et ce n'étaient, d'une voie à l'autre, qu'apostrophes et qu'interpellations, et d'autres trains chargés de matériel et de canons solidement arrimés. Et M. et Mme Lebouleux écarquillaient des yeux qui découvraient quelques-unes des réalités lointaines de la guerre : leur quiétude d'esprit en était troublée.

Ils se crurent sauvés quand ils aperçurent le clocher du bourg. Mais ils furent étonnés de ne point

voir l'hôtelier qui, d'habitude, venait au-devant d'eux, avec sa voiture, et emportait leur malle.

— Il n'aura pas eu le temps, dit M. Lebouleux. Il viendra la prendre demain. Tu as l'essentiel dans ton sac ?

Elle fit signe que oui, ennuyée. Ces vacances s'annonçaient mal.

Jadis, ils avaient choisi l'hôtel des Quatre-vents sur son apparence d'auberge où l'on ne doit pas payer cher. Situé à mi-chemin entre la gare et le bourg, ses derrières — grange, hangars et écuries — donnaient sur des prés, tandis que sa façade regardait la route. Quand ils entrèrent dans la grande salle du bas, vers cinq heures, ils faillirent tomber à la renverse en y découvrant encore des soldats qui jouaient aux cartes, en buvant chopine. Mayet, l'hôtelier, vint à eux, en s'excusant de ne s'être pas dérangé : la guerre !... plus de domestiques !... obligé de tout faire par moi-même !... Vingt artilleurs, avec leurs chevaux, cantonnés depuis un mois dans les communs !... Et il y en a dans tout le pays !...

— Vingt artilleurs ! s'exclama ce pauvre M. Lebouleux.

— Je ne vous montre pas le chemin de votre chambre; vous le connaissez ! dit avec satisfaction Mayet.

La chambre, bizarrement surajoutée au-dessus d'une portion d'écurie, donnait sur la cour et, par delà, sur les prés. Mais où était la paix de jadis ! Dans la cour, les artilleurs allaient et venaient, inoccupés, riant, criant et se bousculant. M. et Mme Lebouleux écoutaient et regardaient en silence, atterrés. Ils dînèrent mal et ne dormirent point. Naguère, l'écurie était occupée par un vieux cheval qui ne pensait qu'à se reposer. Mais, cette nuit-là, ce fut à croire que les vingt chevaux se relayaient pour heurter et taper du sabot contre les bas-flancs et sur les pavés. A deux heures du matin, n'y tenant plus, elle dit :

— Ecoute-moi, Théodore : partons !

Timide, il n'était pas pour ces solutions précipitées.

— La malle est restée à la gare, continua-t-elle. Il y a un train à 8 heures du matin. Nous sortirons comme pour faire un tour. Rentrés à Paris, nous enverrons à Mayet le prix d'une journée de pension. Mais ne lui disons rien : il insisterait et — je te connais — nous finirions par rester. Mais tout plutôt que de passer un mois ici !

Théodore se laissa convaincre. Ils rentrèrent à Paris, où ils retrouvèrent instantanément le calme qui manquait à la campagne. Ils envoyèrent huit francs à Mayet, qui leur en accusa réception trois jours après, en disant : « *Vou mavié retenu la chambre pour un moi ci j'étais un méchant homme je vou la ferai payé mais vou éte de vieux clien ca nira pas plu loin.* » Il les assura de son respect et ajoutait en post-scriptum : « *Je doi aussi vou dir que les artilleurs son parti le lendemain de vou un ordre qu'ils on dit qui est arrivé san quon si atende.* »

Henri Bachelin.

Les tombes des soldats anglais morts sur le sol français

Le gouvernement britannique exprime sa reconnaissance à la nation française.

On sait que le Parlement français a voté une loi qui met gratuitement et pour toujours à la disposition de la nation anglaise les terrains où sont inhumés les soldats anglais morts en France.

Cette décision prise par la nation française a profondément ému nos Alliés. Voici en quels termes les remerciements de l'armée anglaise ont été transmis au gouvernement français :

Le Conseil de l'armée trouve difficile d'exprimer en termes appropriés, sa reconnaissance pour le mouvement noble et généreux qui a poussé la nation française à assurer, à ses propres frais, des lieux de repos permanents aux soldats anglais tombés sur le sol de la France. L'armée et la nation anglaises ont été profondément touchées par l'éloquent tribut payé à ces soldats, dans les deux Chambres françaises, au cours des débats qui ont précédé le vote de la loi, et par la volonté que la France a fait connaître de traiter comme ses propres enfants ceux qui n'ont pas été enterrés dans leur pays natal.

En transmettant, à l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, ces remerciements de l'armée, le secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères s'y est associé dans les termes suivants :

Je vous prie d'exprimer en même temps de la part des ministres de Sa Majesté, leur profonde gratitude pour les sentiments généreux qui ont guidé le gouvernement de la République et pour l'empressement qu'il a montré à environner d'égards les restes de ceux de ses alliés qui sont morts combattant sur le sol de la France.

FAITS DIVERS

PARIS

Les trous de Paris. — Hier matin, vers 11 heures, une excavation de 1 mètre carré sur 50 centimètres de profondeur s'est produite sur la chaussée en face du numéro 2 de la rue Louis-Blanc.

Les précautions habituelles ont été prises par le service municipal compétent.

Voiture contre tramway. — Un tramway de la ligne « Arcueil-Châtillon » a tamponné hier matin, à 11 h. 1/2, une voiture conduite par le charretier Emile Daunis, âgé de vingt-deux ans, demeurant 27, rue de la Bulle-aux-Cailles. Ce dernier, projeté à bas de son siège, a été assez grièvement blessé, ainsi qu'une voyageuse du tramway, Mme Eva Henry, âgée de vingt-huit ans, demeurant rue Saint-Jacques.

Tous deux, après avoir reçu les premiers soins dans une pharmacie, ont regagné leur domicile.

Renversé par un taxi. — Boulevard Voltaire, en face du numéro 102, M. Léon Rabuteau, âgé de cinquante-six ans, robinetier, demeurant 144, rue du Chemin-Vent, a été, dans la matinée d'hier, renversé par un taxi-auto.

Le malheureux, qui avait un bras fracturé et de multiples blessures, a été transporté à l'hôpital Saint-Antoine.

DÉPARTEMENTS

Tragique partie de barque. — MONTLUÇON. — A Rochefort, près de Montluçon, le lieutenant Cheix, du 12^e d'infanterie, sa femme, ses deux filles et le fiancé de l'une d'elles se sont noyés au cours d'une partie de barque.

Violent incendie. — DOUARZENNE. — L'usine Grivart, dont le propriétaire est actuellement mobilisé, a été complètement détruite par un incendie. Il ne reste plus que des pans de mur calcinés. Les pertes sont considérables, tant en immeubles qu'en matériel, machines et marchandises. Grâce aux efforts des sapeurs-pompiers, les usines voisines ont pu être protégées du fléau. On ignore, à l'heure actuelle, les causes du sinistre.

Accident mortel. — EVREUX. — Un mécanicien du dépôt de Caen, nommé Cojan, âgé de quarante-deux ans, conduisant un train de Serquigny à Solleville, était monté sur sa provision de charbon et en redescendait au moment où la locomotive passait sous un pont. Sa tête heurta. La mort a été instantanée.

Les Bons Municipaux et leur renouvellement

Depuis le 28 juin dernier, la Ville de Paris procède au remboursement ou au renouvellement, au gré du porteur, des Bons Municipaux venus à échéance, et qui comprennent, d'une part, les bons à un an émis du 24 juillet au 2 septembre 1915, et ceux renouvelés pour six mois à partir du 28 décembre dernier.

Les Bons remis en renouvellement des Bons échus donnent droit, comme ces derniers, à un intérêt de 5.25 0/0 s'ils sont à six mois, ou de 5.50 0/0 s'ils sont à un an. Dans les deux cas, l'intérêt est payable net, c'est-à-dire sans retenue pour impôts.

L'opération commencée le 28 juin se poursuit avec un plein succès. A l'heure actuelle, les bons venus à échéance représentent un capital de 80 millions de francs.

Il en a été présenté à la Caisse Municipale pour 70 millions de francs.

De cette dernière somme, 86 0/0, soit 59 millions, ont fait l'objet de renouvellement et la Ville de Paris n'a eu à rembourser que 11 millions, c'est-à-dire 14 0/0 des Bons qui lui ont été présentés.

D'ailleurs, conformément à l'autorisation qui lui en a été donnée par le décret du 22 juin 1916, elle a émis en remplacement des Bons qu'elle a payés d'autres Bons absolument identiques aux premiers et représentant dans l'ensemble un capital rigoureusement égal au capital remboursé.

Or, la recherche des nouveaux bons a été telle que non seulement ils ont été intégralement placés au fur et à mesure de leur création, mais encore qu'à un certain moment la Caisse Municipale n'a pu fournir aux souscripteurs que 11 0/0 des demandes.

Cette circonstance suffit à elle seule et mieux que toute autre considération, à démontrer combien les finances municipales inspirent de confiance à l'épargne.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commercen, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

En feuilletant les Revues

La *Revue de Paris* commence une suite d'articles signés : « Un officier anglais » et intitulée : « Au front de France ».

En voici quelques pages d'une note alerte :

Tous deux tout près des fils de fer boches quand notre patrouille de cinq hommes aperçut une patrouille allemande d'une vingtaine d'hommes. L'officier qui nous commandait nous ordonna fort judicieusement de regagner notre tranchée de flancquement venant à notre propre tranchée ou plutôt une sape qui s'en détachait afin de s'assurer la présence de la patrouille boche. Étant inexpérimentés, je m'égarai, égarant Slade avec moi. J'avais cru par erreur naturellement de bien voir la patrouille boche, la première qu'il m'était donné de voir en terrain découvert, et comme un imbécile je m'écartai de nos trois autres compagnons, Slade me suivant de très près avec une confiance que je ne méritais pas.

Je me rendis bientôt compte que j'avais perdu de vue mes compagnons et les Boches et je regagnai en toute hâte, en rampant, ce que je croyais être notre tranchée, m'en voulant de n'avoir pas pris une boussole, erreur que je ne refais jamais. A ce moment un banquet de fusées éclatantes jaillit de la ligne boche et leurs éclatements ouvrirent un feu très vif. Nous nous apitâmes, Slade et moi, dans l'herbe détrempée et ne fîmes pas bouger. Pendant un moment, le feu fut très vif de part et d'autre et l'éclairage des deux adversaires rendait notre situation assez peu confortable.

Quand le calme revint, nous avançâmes de nouveau et arrivâmes à travers les fils de fer jusqu'au parapet. Nous étions sur le point de nous laisser glisser dans la tranchée quand un homme fit le tour par la traversée à côté de laquelle nous nous trouvions, grommela et lança un coup de baïonnette dans la direction de Slade.

Il y eut quelque confusion comme vous devinez. Mais dans ces moments, la pensée est rapide. Nous nous redressâmes compte sans doute en un vingtième de seconde que nous venions d'atteindre la tranchée boche au lieu de la nôtre ; mais ce qui suivit fut trop embrouillé pour que j'en aie gardé le souvenir. Nous comprîmes qu'il fallait faire taire cet homme, tout aussi vite que nous avions compris que nous nous étions trompés de tranchée. Je ne rappelle la sensation agréable que j'éprouvai à planter mes deux pouces dans son cou : sensation agréable sans aucun doute, bien qu'elle dût vous paraître ignoble. Je crois que Slade lui fit son affaire. Nous étions donc à plat ventre sur la dalle au fond de la tranchée quand mon petit poignard de tranchée tomba avec un bruit horrible qui me parut devoir nous amener d'autres Boches. Il n'en fut rien.

Je regrette de dire que j'abandonnai mon poignard, mais j'empêchai le fusil et la baïonnette du Boche pour m'armer sans penser que j'avais deux hommes. J'étais dans les poches. Slade fut à la hauteur et se conduisit comme un homme. Bien que très désireux de nous en aller, nous pensâmes qu'il valait mieux voir la tranchée boche puisque nous étions à portée. Nous avançâmes sans entendre ni voir personne, puis nous entendîmes un homme patrouillant dans la boue et jurant en un allemand fort correct. J'ai pensé depuis que nous aurions peut-être mieux fait de l'attendre pour expérimenter nos bombes, mais à ce moment, j'entendis plusieurs voix, je chuchotai à Slade de sortir de la tranchée et je le suivis sans perdre de temps. La tranchée en cet endroit était étroite, si étroite que nous étions. Je m'en félicitai, car si elle avait été bonne, ces Boches nous seraient tombés dessus avant qu'il nous fût possible de sortir. La boue les retardait, le bruit qu'ils firent en piétinant les empêcha d'entendre le bruit que nous faisions, et nous en fîmes pas mal en passant à travers leurs fils de fer, moi en particulier, traînant le fusil boche, baïonnette au canon. Le jour commençait à poindre quand nous nous trouvâmes en terrain découvert : cela permit de nous orienter et il fallait en finir vite, car une demi-heure plus tard, nous aurions été une cible pour toute la ligne boche. Ici encore, Slade fut à la hauteur. Il reconnut un gros cratère qu'il avait remarqué à cinquante mètres au nord d'une tête de sape qui se détachait de notre ligne et qui nous mena à l'ouverture dans nos fils de fer d'où nous étions partis. Slade est opérant. Trois minutes plus tard nous étions de nouveau dans notre tranchée.

M. Jules Chopin publie, dans le *Mercur* de France, un très curieux article sur le « Mystère de Sarajevo ».

Notre conviction, dit M. Jules Chopin, basée sur une étude approfondie de faits certains et de présomptions graves, est que le complot de Sarajevo a été tramé par celui-là seul qui devait en profiter, mais qui n'en eut que le busz puisqu'il en fut la victime, par l'archiduc Ferdinand-François lui-même.

El voici sa conclusion :

De tout ce que nous venons de dire, et pour résumer, il apparaît nettement, croyons-nous, que le crime de Sarajevo se divise en deux affaires distinctes : l'affaire des bombes et l'assassinat à coups de revolver, qu'il faut nécessairement séparer comme ayant des causes différentes. Les coups de revolver ont été tirés par un jeune homme tchèque, poussé seulement par un nationalisme exagéré encore par la provocation que constituait la visite archiducienne en un jour aussi solennel pour les Serbes, et par l'excitation causée par les bombes du Cabrinovitch. Le crime de Princip, comme à un endroit ou le cortège ne devait pas passer, ne se rattache en rien à celui de Cabrinovitch.

L'affaire des bombes est, au contraire, le résultat d'un complot. Qui l'a organisé ? Qui a payé Cabrinovitch, fils d'un mouchard autrichien, pour lancer ses bombes ? Évidemment ceux à qui le crime devait profiter. Or la Serbie ne peut avoir aucun intérêt à une affaire de ce genre, susceptible d'amener un conflit. Entraînée par deux guerres, elle a besoin de repos pour organiser ses conquêtes. Elle ne peut donc songer, comme l'en accuse l'Allemagne, à des « mouvements subversifs » contre

l'Autriche-Hongrie, sa puissante et incommode voisine. Elle y songerait si peu, qu'au moment où les événements se produisent elle est en pleine période électorale. M. Pachitch, président du Conseil, voyage en province et M. Putnik, chef de l'état-major, est aux eaux de Gleichenberg, en Autriche même. Cela prouve, à notre avis, une conscience tranquille ; celle de l'archiduc François-Ferdinand l'est moins au moment où il arrive à Sarajevo. Ses actes et les menées de la presse qu'il inspire montrent que, depuis qu'il délient le pouvoir, il prépare une guerre qui lui permettra d'assurer le triomphe compromis des Allemands et des Magyars, soutiens de son trône futur ; de remettre de l'ordre dans les finances de l'empire ou d'en masquer la déconfiture ; enfin de faire oublier ses promesses et de permettre à ses enfants de lui succéder. En 1914, tout prétexte manquant, il fallait en créer un qui assurât le concours de l'Italie et la neutralité de l'Angleterre. François-Ferdinand avait donc le plus grand intérêt à ce que fût organisé un complot qui, semblant tramé à Belgrade, pût faire de la Serbie une provocatrice.

Or une affaire du même genre avait été lancée par la diplomatie autrichienne en 1907. D'autre part Cabrinovitch, l'homme aux bombes, avait, en Serbie, été le protégé d'un représentant de l'Autriche-Hongrie. Pourquoi enfin, après une enquête forcément incomplète puisqu'elle ne put être menée en Serbie, s'arrangea-t-on pour faire disparaître Cabrinovitch et Grabej, instruments de la conjuration, et pour conserver Princip l'assassin ? Certainement pour empêcher des révélations fâcheuses sur les origines du complot, de même que Potiorek, le vaincu de la première campagne de Serbie, devait passer pour fou parce qu'il en savait trop long et pouvait, dans son mécontentement, découvrir le pol aux roses.

Nous pouvons donc en conclure que le drame de Sarajevo n'avait pas d'autre but que de permettre à François-Ferdinand et à ses complices, Guillaume II, Berchtold, Tisza, l'organe et autres, de lancer un ultimatum rédigé de longue date et que, le 23 juillet 1914, on adapta aux circonstances.

La *Revue Hebdomadaire*, dans son enquête sur les « Réparations nécessaires », publie cette semaine un bel article de M. Pierre Lasserre sur « L'Enseignement ». Nous en détachons ces quelques pages :

L'Etat doit se demander si, oui ou non, la conservation et la vigueur de l'enseignement classique sont nécessaires pour maintenir à leur juste niveau les professions et les études à l'égard desquelles elles passeront toujours pour une préparation requise. Il doit se demander si, oui ou non, la floraison de l'enseignement classique est nécessaire pour maintenir cette civilisation supérieure de la France qui est demeurée, à travers ses périodes d'obscurcissement, une source sûre de notre force et la plus évidente raison de notre crédit moral dans le monde. Si c'est oui, qu'il prenne les mesures d'autorité réparatrices.

Est-il assez fort pour le faire ? Il le sera, s'il s'appuie sur ce qui ne demande qu'à le soutenir, sur les forces et influences sociales intéressées par leur nature même à la prospérité de la culture française, sur toute cette élite lettrée de notre pays que les circonstances hostiles, les brimades d'une époque de nivellement et d'argent n'ont pas détruite, mais qu'elles ont réduite à un état de dispersion et d'impuissance. Par le fait seul d'agir dans le sens de ses vœux les plus élémentaires en matière d'instruction publique, l'Etat contribuera à lui rendre sa cohésion, sa vive action, si naturelle dans le milieu français, et ainsi il se sera créé à lui-même une défense contre la lourde conspiration d'hommes et de choses qui menacent l'existence des études. Il y a trop longtemps que les relations de l'Etat français avec l'élite intellectuelle ne sont plus bonnes, soit que cette élite professe des opinions contraires à notre régime politique, soit qu'elle en ait de favorables. (Dans le premier cas elle exprime ses griefs par quelques journaux ; dans le second elle les répand dans les conversations.) L'Etat trouvera un soutien aussi dans la liberté d'enseignement, à condition qu'elle soit pour lui, non une de ces ingrates obligations auxquelles on renonce en s'y conformant, mais une coopération dont on se félicite. La liberté d'enseignement est chère à beaucoup d'esprits pour des raisons juridiques et abstraites, hautement respectables et qui ont, j'en suis sûr, une grande valeur ; il est permis d'être plus sensible aux raisons qui se tirent de l'intérêt positif de l'enseignement lui-même et des exigences de la culture française. La considération des bienfaits de la concurrence, pour être sans cesse déguisée, n'en est pas moins décisive. Or la présente sous un jour plus élevé, et qui n'est pas moins vrai, en disant que la culture universitaire et la culture catholique (je parle ici de culture profane et me place en dehors du propre domaine de la religion) concourent à entretenir dans ce pays une certaine plénitude d'atmosphère pour l'intelligence.

Il n'est pas vrai, comme on le dit trop, que les études classiques ne conviennent qu'à une élite. Elles conviennent à une catégorie de la jeunesse française qui n'est pas plus une élite que toute autre catégorie, mais est une moyenne qui a une élite. Les humanités profitent à cette élite et par là elles conservent à la France cette fécondité bilingue et scientifique qui serait, conformément aux vœux et aux décrets du professeur Ostwald, promptement larie par leur ruine. Elles portent pour cette moyenne des fruits de raison, de bon sens, d'ouverture d'esprit et de cœur, d'éducation morale. Les lettres sont des nourrices très abondantes et très généreuses et il n'est pas nécessaire d'avoir été un fort en thème pour garder d'un commerce même un peu indolent avec elles de précieux fruits. Et les études classiques profitent à la nation tout entière par de contact et les mille échanges perpétuels de ceux qui ne les ont pas faites avec ceux à qui elles ont été réservées. Les laisser lomber ce serait changer et abaisser la France. Ce serait mutiler, dans le visage de la France, certains de ses traits les plus beaux.

M. Brioux écrit...

Le *Journal* du 28 juillet publie sous le titre : « La Faillite de la Dot », un remarquable article de M. Brioux, où l'éminent académicien écrit :

« Il faut une dot. J'en conviens. Il en faut une, je le déclare moi-même. Il ne faut pas épouser une jeune fille sans dot. Seulement, l'erreur est de croire que la dot ne peut pas avoir d'autre forme que celle de billets de banque, de titres au porteur ou d'immeubles. Il y a des dots autrement bienfaisantes et précieuses, garanties presque certaines d'un bonheur conjugal. Il vaut mieux, pour un mari, qu'une femme ait une bonne santé que beaucoup de billets de banque. C'est cette dot-là qu'il faut rechercher ; elle est la seule qui ne fasse pas faillite. »

Ainsi, le célèbre auteur des *Avariés*, qui est bien plus un sociologue puissant qu'un dramaturge applaudi, et dont toutes les œuvres portent si haut le souci du mieux-être social, recommande instamment à ceux qui reviendront de la grande guerre de ne choisir une épouse que parmi les jeunes filles dotées d'une parfaite santé.

Il est certain qu'un si sage conseil, émanant d'une telle personnalité, ne manquera pas d'être suivi, car il y va aussi bien de l'intérêt général de la France de demain que de l'intérêt particulier de chaque Français.

Donc, vous voyez prévenues, jeunes filles, le terrible fléau de la guerre ayant anéanti tant de jeunes hommes, espoir de votre génération, si vous voulez avoir quelque chance d'être éprises, il faut, plus que jamais, faire montre d'une riche santé.

Or, l'anémie, et toutes les maladies qui en découlent, sont un signe flagrant de faiblesse et de débilité. Il importe donc de savoir s'en guérir dès avant les retours espérés, et pour faire bonne figure au grand jour, il faut vaincre cette pâleur ennemie de vos charmes.

Comme le prouvent les milliers d'attestations que nous publions depuis des années, l'anémie ne résiste pas au traitement des Pilules Pink. Véritables régénératrices du sang, tonique du système nerveux : elles stimulent toutes les fonctions de l'organisme, réveillent l'appétit et font renaitre les forces.

Et maintenant, ne désespérez pas, puisqu'un autre Labryère pourrait dire aujourd'hui : il n'est plus trop tard depuis qu'il y a des Pilules Pink et qui guérissent.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. A. le prince Karam de Kapurthala a quitté Paris, après y avoir fait un long séjour.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Mme Ismailsky, femme de S. Exc. l'ambassadeur de Russie, est arrivée hier à Aix-les-Bains pour y faire une cure.

— S. Exc. le marquis de Villacobar est arrivé à Londres, venant d'Espagne, d'où il se rendra dans quelques jours en Belgique pour y rejoindre son poste.

NAISSANCES

— Mme Claude Guillon, née Brégnier, vient de mettre au monde un fils : Hubert.

— Mme H. Chasnot, née Hauvette-Michelin, a donné le jour à une fille qui a reçu le prénom d'Edith.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De Mme Linbaert, femme du ministre d'Etat belge, décédée à La Haye.

De M. Lucien Lohner, téléphoniste à l'état-major du 3^e régiment d'artillerie, mort pour la France, âgé de vingt-deux ans, devant Hardécourt.

De M. Félix Hauser, chevalier de la Légion d'honneur, administrateur des services de l'Indochine, en retraite, consul de Belgique à Dijon.

Du comte Napoléon Biadelli, maréchal des logis au 7^e chasseurs à cheval, mort pour la France ; sa vaillante conduite l'avait fait distinguer par ses chefs depuis le début de la guerre.

Du comte Claude Chandon de Briailles, décédé à Leysin le 2 août, âgé de vingt-neuf ans, associé-gérant de la maison Moët et Chandon, fils de feu le comte Gaston Chandon de Briailles et de la comtesse née de Re-Tallak-Garrison.

De Mme Back de Surany, née Orsoli, femme du consul général de Perse à Paris, mère de la comtesse Paul de La Forest-Divonne, décédée à Nice.

Du sous-lieutenant d'artillerie coloniale Alfred Conrad, engagé volontaire, agent de liaison d'infanterie, mort pour la France à vingt ans, fils du commandant Conrad.

Du lieutenant de vaisseau en retraite René Gibory, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à soixante-deux ans, en son domaine d'Eschebiagne, adjoint au maire de Saint-Jean-de-Luz.

De M. J.-B.-E. Pottet, ancien président du conseil de fabrique de Lens (Pas-de-Calais), décédé à Nanterre, âgé de quatre-vingt-huit ans.

De M. Christian de Chaignon, attaché au contentieux de la Compagnie des chemins de fer du Midi, mort pour la France.

De M. Lecoqpelletier, capitaine de frégate de réserve, mort à Brest dans sa cinquante-septième année.

De la baronne de Grunwilla, née de Payen de Chavoy, décédée en son château de Parigny (Manche), âgée de soixante-dix-huit ans.

Du comte Amédée Berthe de Pommery et de la comtesse Marie Berthe de Pommery, née de Vaudécourt, décédée les 25 et 31 juillet, à l'âge de quatre-vingt-quatre et soixante-dix-sept ans, à Nancy.

Du lieutenant Albert du Verne, mort pour la France, âgé de vingt et un ans, cité à l'ordre de la division.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Les "vient de paraître"

Dialogues de guerre, par HENRI LAVEDAN, de l'Académie française. (Arthème Fayard.)

Le plus qualifié de nos modernes maîtres du dialogue, Henri Lavedan, qui est à la fois un cursif et général observateur des mœurs, des types, des milieux contemporains, nous devait ces *Dialogues de guerre*, qui recevront tout ensemble l'approbation unanime des tranchées et de l'arrière.

Qu'il nous conduise dans la cour des Invalides, ou artilleries, zouaves et ligards parlent des combats, ou sur le front même, dans l'abri souterrain du colonel, ou dans le château historique du Nord, alors que la marquise française et l'Allemand goudat dialoguent, qu'il nous ramène sous la lampe d'un ménage de petits bourgeois au temps où l'on tricote pour la campagne d'hiver, ou chez les ouvriers du faubourg, ou chez la marraine, ou à la Côte d'Azur, dans la villa de M. Crémieux, le ton savoureux, l'observation piquante, le trait d'esprit juste et fin, l'accent de colère ou de mépris, le rebondissement du mot serviteur de l'idée, tout concourt à nous donner l'écho exact de ce qu'en les milieux les plus divers, sur les thèmes les plus après ou les plus touchants, la guerre suscite en l'esprit et aux lèvres des Français. Sténographie de conversation? Non point. Il y a là quelque chose d'infiniment précieux qui se superpose à la vérité du langage : c'est le don de la mise en valeur, du tréfilage, de la sertissure, enfin ce qui personnalise si absolument Henri Lavedan, écrivain de dialogues.

L'un des meilleurs livres de l'année, assurément.

Ruines vengeresses, par STÉPHEN LIÉGEARD (Hachette).

M. Stéphen Liégeard ne chante plus au *Verger d'Isaure* et n'écrit plus au *Coprite de la Plume*. C'est aujourd'hui un livre pour faire suite aux *Rêves et Combats* et aux *Pages françaises*. Il nous donne sous une couverture où la *Marseillaise* de Rude montre aux héros le chemin des revanches. L'ancien député de Thionville groupe ici des « Sonnets justiciers » ou souffle la verve ardente et toujours juvénile d'un Français qui sait manier le vers comme une épée. Et il est précieux de retrouver, parmi ces pages, quelques poèmes d'« espérance » écrits entre les deux guerres. Établissant un lien entre le cruel passé et le formidable présent, ils appellent, sous la plume de l'écrivain, les accents allégres des lendemains triomphants.

Martha Steiner, gouvernante allemande, par ANDRÉ AVÈZE (Albin Michel).

Les lecteurs d'*Excelsior* ont goûté, il y a peu de mois encore, les mérites de cette œuvre qui fut ici même publiée semaine par semaine. Nombreux seront sans doute ceux qui apprendront avec plaisir l'apparition, en volume, de *Martha Steiner, gouvernante allemande*. L'espionne institutrice, celle qui venait d'outre-Rhin, se glissait dans nos familles et « travaillait » chez nous pour le kaiser, — y est dessinée en traits exacts et d'une fidélité telle que nous ne pourrions plus hésiter sur sa nationalité et ses intentions au cas où, plus tard, elle reparaitrait au seuil de nos foyers, masquée d'un « loup » soigné à Berne ou à Lausanne. La dramatique intrigue où l'auteur la conduit ne doit plus jamais être vécue. Et c'est une œuvre de bon romancier comme de patriote avisé que de la mettre, en pleine guerre, sous les yeux des Français.

Venise dans la littérature française, par BÉATRICE RAVA (chez Édouard Champion).

Échelonnant ses développements depuis les origines jusqu'à la mort de Henri IV — avec un recueil de textes dont plusieurs sont rares, voire inédits, — cet ouvrage peut enchanter tout ensemble les esprits les plus grandement épris d'histoire littéraire et ceux qui veulent se borner à ne discerner en Venise qu'une perle sur l'eau, brillant de feux toujours avivés et neufs. Il est déjà intéressant de composer une mosaïque de citations empruntées aux amoureux de Venise. On la trouve ici fort complète, de Geoffroy de Ville-Hardouin à Henri Estienne et à Clément Marot. La distinction du livre est d'avoir limité cette enquête au vieux temps : nous connaissons assez les enthousiasmes de Saint-Marc, depuis Musset et avant même. Mais ce n'est point tout le mérite de ces pages que d'évoquer la vénération des plus anciens pèlerins de la lagune. Toute une partie historique précède ce couronnement d'hommages bien signés, et c'est ce labeur aux aperçus aussi riches que, souvent, très nouveaux qui donne son haut prix à l'ouvrage de Béatrice Rava, à qui les lettres françaises doivent déjà des études fort sérieuses et très prisées.

Le Danger allemand, par MAXIME HÉBERT (Hachette).

Cet ouvrage a été écrit pour l'Angleterre et édité en anglais sous le titre : *The German Danger*. Il en a été tiré quelques milliers d'exemplaires pour les Belges et les Français résidant à Londres. Ce sont les réflexions d'un Français habitant les rives de la Tamise. Elles sont d'une nature telle qu'on peut assurer qu'elles seront utiles aux Anglais et à la patrie de l'auteur. Manuel de tir précis pour abattre sûrement le monstre teutonique, le petit livre que voici doit avoir un grand poids. « Il faut tirer juste », dit M. Maxime Hébert. Dans la tranche comme à l'arrière, sachons utiliser toutes nos cartouches jusqu'à ce que le Boche crie : « merci ! »

Avec l'armée serbe en retraite, par RAOUL LABRY (Perrin et Cie).

Journal de route d'un officier d'administration de la mission médicale militaire française en Serbie, ces notes ont été écrites pendant la longue retraite à travers le sandjak de Novi-Bazar, le nord du Monténégro et l'Albanie, à la lueur des feux de bivouac. C'est l'étonnant panorama de la tourmente serbe, et l'on peut dire qu'il gagne en grandeur par sa simplicité même. Récits de deuil et d'épouvante, certes, mais ne sont-ce point ceux-là qui feront plus impardonnable le crime du Hun, col-matibérateur, en Serbie, du typhus et du choléra ?

Le Coupe-Papier.

Petite gazette de la Comédie

LA COMÉDIE-FRANÇAISE PENDANT LA SECONDE ANNÉE DE GUERRE (2 août 1915-2 août 1916)

Voici l'état comparatif des travaux de la Comédie-Française pendant les deux années de guerre :

La première année (du 2 août 1914 au 1^{er} août 1915), la Comédie a ouvert ses portes le 6 décembre 1914. Elle a donné en huit mois — exactement 238 jours — 146 représentations : 82 matinées (dont 4 matinées extraordinaires, la représentation privée du 14 juillet, et la répétition générale payante de *Colette Baudouche*) ; et, seulement, 64 soirées.

Elle a représenté 52 pièces formant ensemble 151 actes : 27 pièces en vers (88 actes) et 25 pièces en prose (63 actes), plus trois pièces servant de cadre à des réceptions, et de nombreux morceaux de prose ou de vers lus ou dédités au cours des différents spectacles.

La seconde année (du 2 août 1915 au 2 août 1916) la Comédie a ouvert ses portes du 1^{er} septembre 1915 au 30 juillet 1916. Pendant ces onze mois, — exactement 334 jours — elle a, je le rappelle, donné 393 représentations : 111 matinées, plus 7 à bénéfice, et 282 soirées. Elle a représenté 101 pièces formant ensemble 266 actes : 45 pièces en vers (119 actes) et 56 pièces en prose (147 actes).

(J'avais omis, dans ma dernière note, les fragments du *Démocrate* de Regnard. En réparant cet oubli je rends au petit acte de M. Aderer, le *Mariage de Hoche*, son véritable titre si malencontreusement « déformé » !)

Il suffit de comparer le bilan de ces deux exercices pour constater les surprenants progrès accomplis.

D'autre part, durant les douze mois de l'an 1915 la Comédie avait donné 467 représentations (plus six soirées au Trocadéro) : 105 matinées et 362 soirées. Elle avait représenté 105 pièces.

Ainsi, durant le dernier semestre, la Comédie a donné six MATINÉES DE PLUS qu'en 1912, et seulement quatre pièces de moins ! La différence en faveur des matinées de l'exercice 1915-1916 provient du prolongement des matinées du jeudi et du dimanche jusqu'à la fin de la saison et de l'heureuse innovation des samedis classiques.

La marche régulière et, je puis ajouter, très brillante des spectacles, est due, avant tout, au dévouement aussi bien qu'au talent des Comédiens français.

Le service a été assuré par :

MM. Silvain, Paul Mounet, Albert-Lambert fils, Berr, Leitner, Raphaël Duflos, Louis Delaunay, Mayer, J. Fenoux, Grand ; Mmes Bartet, Pierson, Du Minil, Lara, Weber, Lecointe, Cécile Sorel, Th. Kolb, Piérol, B. Cerny, Delvair, Louise Silvain et Madeleine Roch, sociétaires.

Louis Delaunay et Mlle Du Minil ont pris leur retraite au cours de l'exercice. La Maison a eu à déplorer la mort de son illustre doyen Mounet-Sully.

Du côté des pensionnaires : MM. Falconnier, Laton, Chaize ; Mmes Fayolle, Rachel Boyer, Lherbay, Dussane, Maille, Robine, Bovy, S. Devoyod, Lifraud, Faber, J. Even, Y. Ducos, A. de Chauveron, J. Remy, Colonna-Romano, Garay-Myriel, Bretty, Guinifut, Simone Damour ont joué depuis la réouverture du 1^{er} septembre.

Plusieurs artistes : MM. Dehelly, Siblot, Croué, Bernard, sociétaires ; Ravet, Numa, Le Roy, Denis d'Inès, Guilhène, Marcel Dufresne ont obtenu soit un renvoi, un sursis d'appel, soit une « réforme temporaire », soit simplement l'autorisation de jouer certains jours.

Par contre Fresnay a dû cesser son service à la Comédie au début de janvier pour partir avec ses camarades de la classe 1917.

Nous avons assisté aux débuts de MM. De Max, René-Rocher, Gaillard (ce dernier, appartenant à l'armée auxiliaire, n'a joué que trois fois), et de Mmes Dux, Huguette Duflos et Nizan.

MM. Dessonnes et Brunot, sociétaires, Gerbanlt, Granval, Alexandre et Fontaine, pensionnaires, mobilisés, n'ont pas paru sur la scène de la Comédie depuis le début de la guerre.

Certains acteurs, MM. Barral, Guinifut et quelques élèves du Conservatoire, Hieronimus, Armand Bernard, etc., ont joué « au cachet ».

M. Allieux, remplaçant M. Berteaux comme régisseur de la scène pendant la durée de la guerre, a prêté son concours à de nombreuses représentations.

Un élève du Conservatoire, M. Lhéman, a été engagé à la suite du Concours où il a obtenu un premier prix de comédie.

Enfin, la Comédie-Française est administrée depuis le 2 décembre 1915, par M. Emile Fabre, remplaçant M. Albert Carré jusqu'à la fin des hostilités.

Avant de déposer ma plume jusqu'au vendredi 1^{er} septembre, j'ai tenu à mettre sous vos yeux le bilan des travaux de la Maison de Molière pendant cette seconde année de guerre, non seulement parce qu'il constitue un important document de l'histoire de la Comédie-Française, mais surtout parce que, plus éloquent que bon nombre d'articles pompeux, de protestations enflammées, il apporte un fidèle et irréfutable témoignage de la saine virilité, de l'état d'esprit et de cœur de Paris ; car les efforts de nos Comédiens français seraient demeurés stériles et vains s'ils n'avaient rencontré pour les encourager, les soutenir, une population possédant une Foi absolue, fervente, inébranlable dans la victoire de nos armées. Emile Mas.

THÉÂTRES

A l'Opéra-Comique. — L'hiver prochain, l'Opéra-Comique montera les *Quatre journées*, de M. Alfred Bruneau, dans quatre décors de Bailly, reproduisant quatre toiles du peintre Henri Martin, composées pour l'Opéra-Comique. Mlle Cheval créera le rôle de Babet, MM. Jean Périer et Allard ceux de Lazare et de Franiz.

La direction met à l'étude une reprise de *Pellée* avec Mme Mary Garden ; la création de quelques œuvres nouvelles, moins considérables, nées autour des Iranbéas, et sans doute avec la collaboration effective de M. Gabriele d'Annunzio, la *Ville morte*, l'œuvre lyrique de Raoul Pugno et de Mlle Nadia Boulanger. Le théâtre jouera cinq fois par semaine et rétablira les séries des mardis, jeudis et samedis.

A la Porte-Saint-Martin. — Cette scène annonce les dernières représentations de *la Flambee*, qui ne sera plus donnée que dix fois jusqu'au mardi 15 août inclus.

A l'occasion des fêtes de l'Assommoir, la *Flambee* sera jouée le lundi 14 août, en soirée, et le mardi 15 août en matinée et en soirée.

Jeudi 17, première représentation (reprise) des *Cherles*, la pièce de M. Edmond Haraucourt, tirée du roman de M. René Bazin.

Au Châtelet. — Cette scène annonce sa réouverture samedi prochain, avec la suite des représentations *les Exploits d'une petite Française*.

MARDI 8 AOÛT

Comédie-Française. — Clôture (réouverture le 1^{er} septembre).

Opéra-Comique. — Jeudi, à 7 h. 30, *Manon*.

Apollon. — A 8 h. 15, *Femmes de France*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille*, *Prisonnier des Hommes bleus*, etc. (Matinée mercredi et dim.)

Gymnase. — A 8 heures, *la Charrette anglaise*.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 40, *les Saschoff-Bourat*.

Nouvel-Ambigu. — Mardi, jeudi, samedi, dimanche, *le Chemineau*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee* (dernières)

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *la Cagnotte*.

Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Œuvre du Libre Échange*.

Tréport-Lyrique. — A 8 h. 15, *Si j'étais roi*.

Variedades. — A 8 h. 30, *le Revue et l'École du Piston*.

Vauvilliers. — *Le Maroc pendant la guerre, la Guerre orientale*, etc. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINÉMA

Omnia-Palace. — *Ambition* ; *Une femme a osé* (drame) ; *la série de la Bataille de la Somme*.

Palace-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Communiqués

Le 10 août, à 20 heures, M. Rieder fera une causerie sur l'Alsace à la Fédération nationale des Anciens militaires, 28, boulevard de Strasbourg.

LES SPORTS

CYCLISME

L.U.V.F. à Lyon. — Le Comité lyonnais de l'U.V.F. a obtenu, dimanche, un gros succès pour son gala sportif. Le programme comportait le Grand Prix de l'U.V.F., 1.000 mètres vitesse, qui fut gagné par Greuter, premier, et Deschamps, deuxième ; le Grand Prix des Alliés, 1.000 mètres vitesse également, fut une belle victoire pour le Parisien Rousseau, suivi de Seytoux, deuxième, et de Bertrand, troisième.

Le match derrière motos, qui mettait aux prises le coureur belge Michiels et le Lyonnais Guiraud, fut gagné (des trois manches) par ce dernier ; le coureur Michiels, tombé au cours de la deuxième manche, tint, néanmoins, à prendre le départ pour la troisième, ce qui lui valut, de la part du public, une ovation bien méritée.

La course individuelle, 30 kilomètres, qui réunissait vingt-trois coureurs, fut un vrai régal sportif et donna les résultats suivants : 1^{re} catégorie : 1. Vignol, 2. Casas, 3. Bertrand ; 2^e catégorie : 1. Cocumelli, 2. Deschamps, 3. Cadolia.

La Bourse de Paris

DU 7 AOÛT 1916

La séance d'aujourd'hui a été encore plus calme que les précédentes, les vides étant chaque jour plus nombreux en Bourse, ce qui n'a rien de surprenant à cette époque de l'année. C'est toutefois la fermeté qui domine, avec différences de cours peu sensibles.

Du côté des rentes, seul le 5 0/0 se modifie, passant de 89,65 à 89,75.

Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure se tasse légèrement à 90,30. Par contre, le Serbe 4 0/0 se raffermi de 60,50 à 61 ; Russes peu traités.

Rien à signaler aux établissements de crédit. Fermeté des grands Chemins français : du Nord, notamment, à 1.485. Lignes espagnoles soutenues. On a négocié le Nord-Espagne à 437, le Saragossa à 425.

Parmi les cuprifères, le Rio se représente sans changement à 1.755.

En banque, les bonnes dispositions continuent à prévaloir dans le compartiment industriel russe.

COURS DES CHANGES

Londres, 98 1/2 ; Suisse, 111 1/2 ; Amsterdam, 244 1/2 ; Pétersbourg, 180 ; New-York, 590 1/2 ; Italie, 91 1/2 ; Barcelone, 507 1/2.

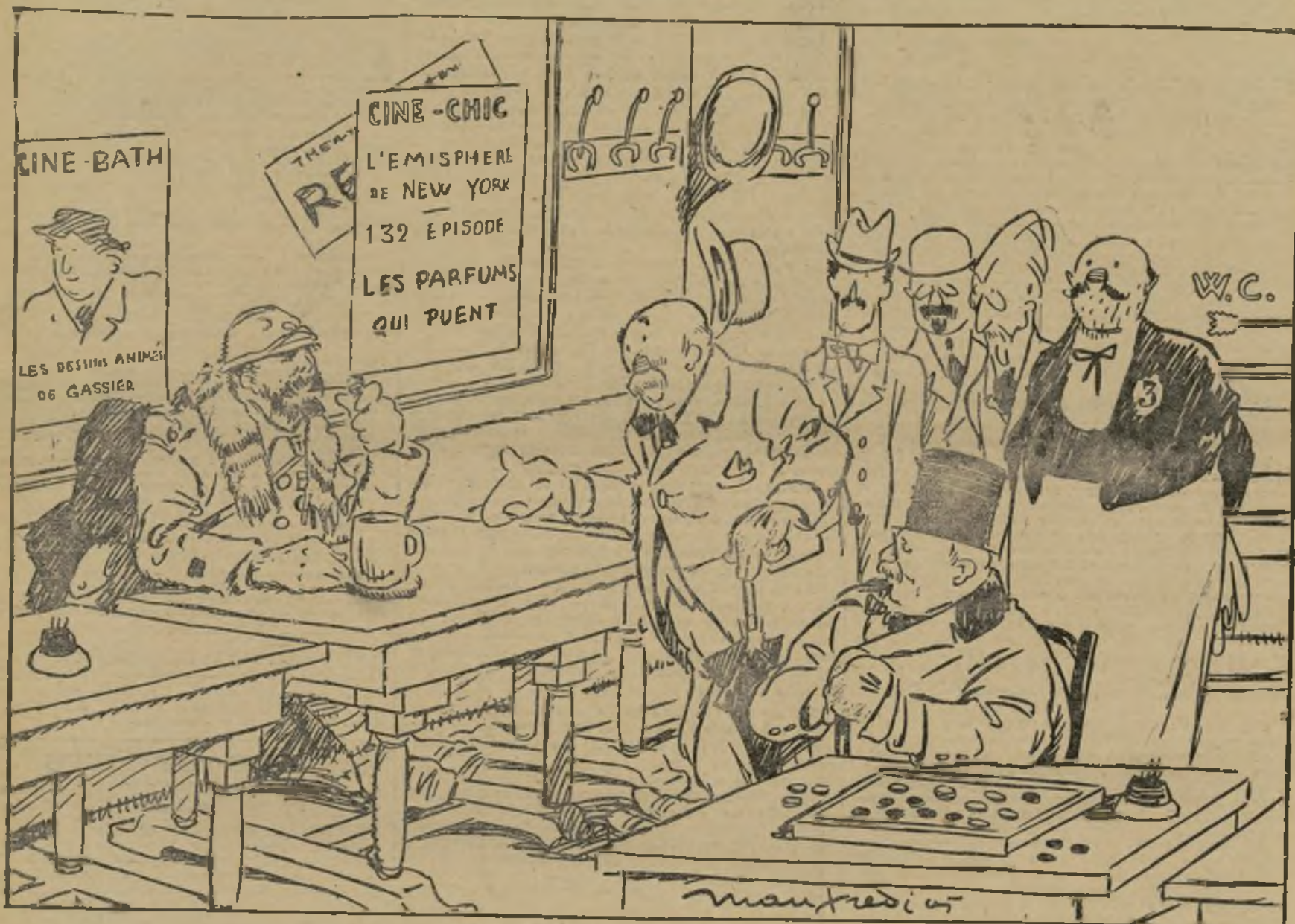
Julie LIMOUSINE 24 HP Panhard 1907 à vendre, état de neuf, visible 10, avenue de Messine, S'adr. concierge.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25
Par poste, recommandé... 4 fr. 75
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75
Par poste, recommandé... 2 fr. 30

BIEN RENSEIGNÉ, par MANFREDINI



-- Si je vous dis que la guerre finira en septembre, c'est que je le sais !... Celui qui fait Joffre dans les cinémas est mon copain !...

FILLETON D'EXCELSIOR DU 8 AOÛT 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXXI

Le nouveau maître d'Argirh-City

Aussitôt que la nouvelle eut éclaté en coup de foudre, le premier moment de stupéfaction passé, John April et ses seconds décidèrent de voir une dernière fois Argirh...

Mais Argirh était invisible...

Argirh était loin déjà...

Pour un peu, on aurait pu croire qu'il était en fuite...

Le déménagement de sa villa commençait...

Avec une hâte fébrile, ses serviteurs, sur un ordre écrit de lui, faisaient maison nette.

John April se concerta avec ses amis.

Tous, d'un commun accord, décidèrent d'attendre l'arrivée de Widderski et de lui donner leur démission...

Dans cette intention, ils s'assemblèrent au bas du perron qui donnait accès à la partie des bâtiments d'habitation que l'usiner avait réservés pour ses bureaux.

De l'endroit où ils étaient les pauvres gens entendaient nettement les bruits de la rue...

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Aux vivants que poussaient les agents de Littleman et de Li-Pou-Fang se mêlaient les gémissements, les protestations des fidèles d'Argirh, qui se refusaient malgré tout à croire à tant de lâcheté de la part de leur bienfaiteur.

A 8 heures, exactement, une longue rumeur s'éleva... courut en vagues précipitées au-dessus de cette foule que faisaient palpiter les nouvelles lancées par la *Charleston-Gazette*...

L'auto de Widderski venait d'apparaître, précédée de quatre agents cyclistes, entourée de gens à cheval, volontaires de la cause allemande portant des drapeaux sur l'étoffe desquels étaient inscrites en lettres harloises des phrases comme celle-ci : *Paix et Concorde !... Union et Progrès !... Travail et victoire !...*

Widderski, dans sa voiture, répondait à peine par de brèves inclinations de tête aux acclamations dont il était l'objet...

Widderski n'était point pâle, il était livide...

Une folle émotion le pétrissait pour ainsi dire...

La gorge en feu, sèche comme un roc des Cordillères, le cœur angoissé, battant à grands coups dans sa poitrine que soulevait à chaque seconde une respiration courte et difficile, Widderski, dans son triomphe, avait peur, atrocement peur...

Ce rôle qu'il avait rêvé de jouer depuis toujours, ce rôle l'écrasait...

Le remords le tirait...

Il y avait trop de sang sur le seuil d'Argirh...

Et, en dodelinant de la tête, il se prenait à bégayer :

— Ces crimes, je jure que je ne les ai pas voulus...

Il prononçait là les presque identiques paroles que son abominable kaiser devait laisser tomber de ses lèvres tremblantes quelques semaines plus tard, sur les routes de Pologne, quand ses yeux devaient se poser sur les champs sanglants couverts de cadavres...

Au fur et à mesure que son auto approchait

d'Argirh-City, Widderski sentait son trouble grandir, son émoi augmenter, son remords le dévorer...

Pour un peu, il aurait ordonné à son chauffeur de faire demi-tour...

Lâcheté ! Couardise !... Infamie !...

Mais il n'osa pas...

Il était entre les mains de Li-Pou-Fang, artisan de sa gloire de demain, son mentor et son complice...

Puis, c'était marcher à une mort certaine...

Le mandarin ne pardonnerait pas sa trahison...

Il se leva et, en claquant des dents, ordonna à son chauffeur :

— Plus vite !... plus vite !...

L'auto bondit et se lança à vive allure au milieu de cette foule maintenant bouleuse et dont le silence et le recueillement, par instant, au fur et à mesure que le bandit approchait du but, devenaient angoissants comme la plus terrible des menaces...

Enfin, la quarante-chevaux stoppa devant les grilles des usines...

Widderski, avant même que la voiture se fût arrêtée, sauta à terre...

Il faillit tomber, tant il chancelait...

Mais, grâce à un suprême effort de volonté, il resta debout, claquait nerveusement la portière et, d'un pas raidi, marcha vers le perron au bas duquel l'attendaient April et ses amis...

Widderski, le visage grave, le regard morne, salua le groupe, puis, d'une voix blanche, déclara :

— Je suis heureux de vous rencontrer sur ma route, messieurs, à mes premiers pas dans cette maison... Venez tous... Je désire m'entretenir immédiatement avec vous de la situation. Et soyez convaincus qu'avant tout je désire que l'âme de mon glorieux ami Argirh continue à être celle de cette œuvre de géant dont il était fier à juste titre. C'est l'ami d'Argirh que vous avez devant vous... ce n'est point l'homme de paille de ses vainqueurs.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 7 Août 1916

Grand calme comme affaires à la Bourse de Commerce et assistance peu nombreuse. On s'occupe des mesures administratives relatives aux avances que l'autorité militaire cède à la ville de Paris qui en assurera la répartition pour la Seine par les magasins des approvisionnements de siège. Seuls les propriétaires de chevaux travaillant pour la défense nationale ou pour les services publics y prendront part. L'avoine sera livrée au prix de la taxe, majorée de 75 centimes par quintal pour frais de camionnage. Les demandes devront être adressées au bureau de l'approvisionnement, préfecture de la Seine, 2, rue Lohau. Elles devront être accompagnées d'un certificat visé par le maire attestant l'affectation et le nombre des chevaux à nourrir.

L'huile de lin reste au cours de 132 à 133 fr., avec quelques affaires en disponible. Le stock a diminué en juillet de 2.000 quintaux; celui de colza de 3.000 quintaux, sans affaires pendant la semaine.

Sulf indigène, sans variation à 150 fr.

Aux Halles centrales, le beurre se maintient avec un arrivage modéré : 21.000 kilos seulement, vendus entre 880 et 420 fr. les 100 kil. pour les provenances de la Charente et du Poitou. L'on constate toujours de la fermeté sur les œufs, dont les hauts cours paraissent dus à l'importance de la réserve qui dépasse actuellement 2 millions. Mise sur le marché, cette quantité considérable ramènerait sans doute les prix à des limites moyennes. Les œufs se raisonnent entre 130 et 190 fr. le mille, suivant grosseur.

Arrivages réguliers de viande et prix sans changements appréciables.

Les légumes secs jouissent toujours de la faveur des consommateurs et l'on cote les cours suivants en continué : haricots chevriers verts, 100 à 103 fr.; suisses blancs et lingots du Nord, 90 fr.; fagotels blancs, 92 fr.; suisses rouges et régions de coq, 85 fr.; Chartres, 80 fr.; autres couleurs du pays, 78 à 82 fr., le tout aux 100 kilos.

Les marchés de fourrages et pailles sont peu approvisionnés et la demande est active pour les pailles, calme pour les fourrages vieux à peu près épuisés. Sainfoin rare, paille de blé, 72 à 80; d'avoine, 52 à 58; de seigle, 45 fr.; luzerne, 60 à 70 et même 72 fr.; foin nouveau, 65 à 70 fr., le tout suivant qualité, les 104 bottes de 5 kilos environ, livraison dans Paris au domicile de l'acheteur, frais de camionnage et droits d'entrée compris, 6 fr. pour foin et fourrages secs; 2 fr. 40 pour paille. Pourboire, 1 fr. par 100 bottes.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Le prix des fourrages et autres denrées nécessaires à la nourriture des bestiaux, qui sont fournis par le régisseur du marché aux bestiaux, est fixé, du 1^{er} au 31 août 1916 inclusivement, pour les premières qualités, ainsi qu'il suit : fourrages (les 100 bottes de 5 kil.) : foin, 89 fr.; luzerne, 90 fr.; regain de luzerne, 87 fr. Paille, les 100 bottes de 5 kil. de blé, 74 fr.; de seigle, 58 fr.; d'avoine, 60 fr.

Les stocks de cuivre visibles au 15 juillet s'élevaient à 12.814 tonnes contre 11.640 tonnes au 1^{er} août, soit une diminution de 1.174 tonnes sur la quinzaine écoulée.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp. 107. liv. 3 mois 104; électrolytique, 127; étain, comptant 168, liv. 3 mois 169; plomb anglais, 28 1/2; zinc, compt. 44 1/2; argent, l'once 34 gr. 1.035 30 d. 7/8.

La foudre tombant aux pieds de ces hommes stupéfiés par ce qu'ils venaient d'entendre ne les aurait pas médusés davantage...

Ils suivirent Wierski...

Arrivé devant le bureau d'Argirh, le père de Jean parut hésiter...

Et puis, comme prenant une résolution soudaine, il entra dans la vaste pièce où tout parlait encore du dernier passage du martyr de Li-Pou-Fang...

Instantement, John April et ses collègues franchirent à leur tour le seuil de ce cabinet.

Une émotion indescriptible leur serra le cœur...

De voir Wierski debout et pensif, appuyé à la table du maître, cela leur donna presque la nausée...

Si John April ne s'était pas retenu, il aurait sauté à la gorge de Julius...

Wierski, lui, le front dans les mains, répétait, pour la dixième fois peut-être, la leçon que Li-Pou-Fang lui avait faite...

S'il avait reçu un plan de conduite, il avait aussi reçu un plan de discours...

Certaines paroles lui étaient permises...

Tchéou veillait...

En effet, le Chinois se tenait en faction derrière le cabinet d'Argirh.

Après avoir, lentement, et sans grand enthousiasme, rassemblé, catalogué ses pensées, Wierski, en redressant soudain son torse d'un puissant coup de reins, commença :

— C'est ma confession que vous allez entendre... une confession dont je vous demande, sur l'honneur, de me garder le secret dans l'intérêt même de celui dont vous pleurez le départ.

Ces énigmatiques et intrigantes paroles produisirent sur ses auditeurs l'effet qu'en attendait Wierski.

Après l'avoir dévisagé, ces hommes se concertèrent du regard, s'interrogèrent...



PARCE QUE
vous êtes connaisseur
en tabac d'Orient

vous préférez l'arome

des
MURATTI

les Cigarettes de l'Elite

« Ariston » de luxe « After lunch »
« Ariston » gold « Bouquet » bout nœud
« Young ladies » « Bouquet » bout carton
De 0.75 à 3 fr. 28 la boîte.
MURATTI Sm. and Co. Ltd. — MANCHESTER

À LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ



VIN de
PHOSPHOGLYCERATE
de CHAUX
DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT
STIMULANT

Recommandé Spécialement

CONVALESCENTS,
ANÉMIÉS,
NEURASTHÉNIQUES,
Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies
VENTE EN GROS
8 RUE VIVENNE, PARIS.



Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.
Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Tirages des 22 Juillet et 5 Août 1916

Les obligations désignées ci-après sont remboursables par les Lots suivants :

Commune 3 % 1912...	1.532.312	100.000 fr.
Commune 2,50 % 1879	616.545	100.000 —
Commune 3 % 1880...	663.019	100.000 —
Commune 3 % 1891...	176.704	100.000 —
Commune 2,50 % 1899	86.835	100.000 —
Foncière 3 % 1909.....	954.000	100.000 —

La liste complète sera publiée dans le BULLETIN OFFICIEL des Tirages du Crédit Foncier qui paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois et donne les numéros de tous les titres sortis aux 84 tirages annuels, qui attribuent des lots à 8.054 obligations dont 3 sont remboursables par 250.000 fr., 6 par 200.000, 5 par 150.000 et 70 par 100.000 fr.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque trimestre.
Prix : France 1 fr. — Etranger 2 fr. par an.



CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Extension des conditions d'admission des voyageurs de 1^{re} et de 2^e classe partant de la gare de Paris-Quai d'Orsay à 18 h. 05 vers Tours, Poitiers, Angoulême et Bordeaux. Jusqu'à ce jour, les voyageurs de 1^{re} classe (militaires compris), ayant à effectuer un parcours simple de 300 kilomètres, et les voyageurs de 2^e classe (militaires compris) à destination de Bordeaux et de ses au delà avaient seuls accès au train partant de Paris-Quai d'Orsay à 18 h. 05.

Depuis le 1^{er} août 1916, le minimum de 300 kilomètres exigible pour les voyageurs de 1^{re} classe a été abaissé à 200 kilomètres et le minimum de parcours prévu pour les voyageurs de 2^e classe à 300 kilomètres.

Comme conséquence de cette mesure, les voyageurs de 1^{re} classe à destination de Tours et ceux de 2^e classe pour Poitiers et Angoulême ont droit à ce train sans supplément de prix.

La dite mesure s'applique également aux voyageurs militaires.

Réclamez-nous d'urgence

les exemplaires d'Excelsior qui manquent à votre collection. Nous sommes en mesure de fournir à nos lecteurs tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre 1914 et les trois numéros spéciaux remplaçant les numéros épuisés de juillet et d'août 1914.

Joindre, par exemplaire demandé : Pour la France, année 1914, 0 fr. 20 ; année 1915, 0 fr. 15. Pour l'étranger, année 1914, 0 fr. 30 ; année 1915, 0 fr. 25.

Quel mystère cachait ces mots que Julius avait prononcés en proie à la moins jouée des émotions?

Wierski poursuivit :

— Le passé vous indispose contre moi... Vous n'ignorez pas mes démêlés avec Argirh... Mais vous savez aussi que nous nous sommes réconciliés...

April interrompit net le Boche pour s'écrier :

— Nous le savons... et nous savons aussi qu'à dater du jour où vous avez fêté votre réconciliation avec notre maître vénéré, les pires ennuis, les plus déprimantes menaces n'ont cessé de l'accabler...

Diab!e!... Wierski ne s'attendait pas à celle-là! Il n'avait pas prévu, Li-Pou-Fang non plus, cette repartie de John April...

Wierski ne perdit pas le nord, comme on dit vulgairement et, avec une présence d'esprit qui aurait, dans une autre circonstance, été tout en sa faveur, il répliqua :

— Je sais!... et j'allais vous le dire...

April resta interloqué.

Il croyait embarrasser terriblement le redoutable jouleur qui était devant lui, et c'est tout le contraire qui se produisait.

Wierski poursuivit :

— C'est précisément parce que mes relations avec ceux qui ne rêvaient que la perte d'Argirh, tout comme je l'avais rêvée jadis, me permettaient d'être au courant de toutes les trames du complot dont John devait être la victime infailliblement que je suis venu à lui, les mains loyalement tendues... faisant croire à ses ennemis que j'étais prêt à faire cause commune avec eux, et m'ouvrant à être leur complice...

« Mon repentir étant sincère, ma présence aux côtés d'Argirh devenait précieuse pour lui... »

« Commencez-vous à comprendre?... »

« Devinez-vous enfin que c'est un allié d'Argirh que vous voyez aujourd'hui à sa place?... »

« A l'heure où mes anciens complices croient triompher, c'est nous qui triomphons, c'est Argirh qui gagne la bataille... »

« Mais, pour que la victoire soit complète, il faut que vous me restiez à votre tour pieusement fidèles... »

« Rien ici ne sera changé, sinon en apparence, du moins en fait. »

« Les hauts fourneaux éteints cette nuit seront rallumés dans une heure, nous en avons le pouvoir... et dès cette nuit leur collerette de feu dessinera son aurole glorieuse au-dessus d'Argirh-City... »

« Officieusement, les traités qui devaient être signés avec les Alliés le seront... »

« Les commandes seront exécutées... »

« Nos transports partiront à destination de Liverpool, de Manchester, de Londres, du Havre, de Bordeaux, d'Arkangel... Parce que je le veux... parce que j'ai roulé, comme on dit en France, les ennemis d'Argirh... »

« C'est moi qui ai avancé l'argent nécessaire pour l'achat de ses usines. C'est à ma caisse qu'Argirh a touché... »

« Et quand nous aurons livré à la justice les bandits qui voulaient la ruine de mon ami, quand nous aurons confondu les agents de l'Allemagne qui ne rêvent que de faire de la libre Amérique son innocente complice, alors, j'irai moi-même rechercher Argirh et c'est moi qui lui ouvrirai les portes de son domaine... »

April et ses amis restèrent confondus d'étonnement...

Wierski laissa trainer sur eux son regard louche qui brillait, à cette seconde, d'un éclat généreux et auquel les braves gens se laisserent prendre.

(A suivre.)

Le président Wilson parle de la presse



Le président Wilson, accompagné de sa femme, s'est rendu il y a quelques jours à Philadelphie et à Washington pour présider des meetings d'associations de presse. Devant un auditoire considérable, le premier magistrat de la République américaine a parlé des devoirs du journaliste moderne et a commenté le rôle des organes d'information en période de guerre.